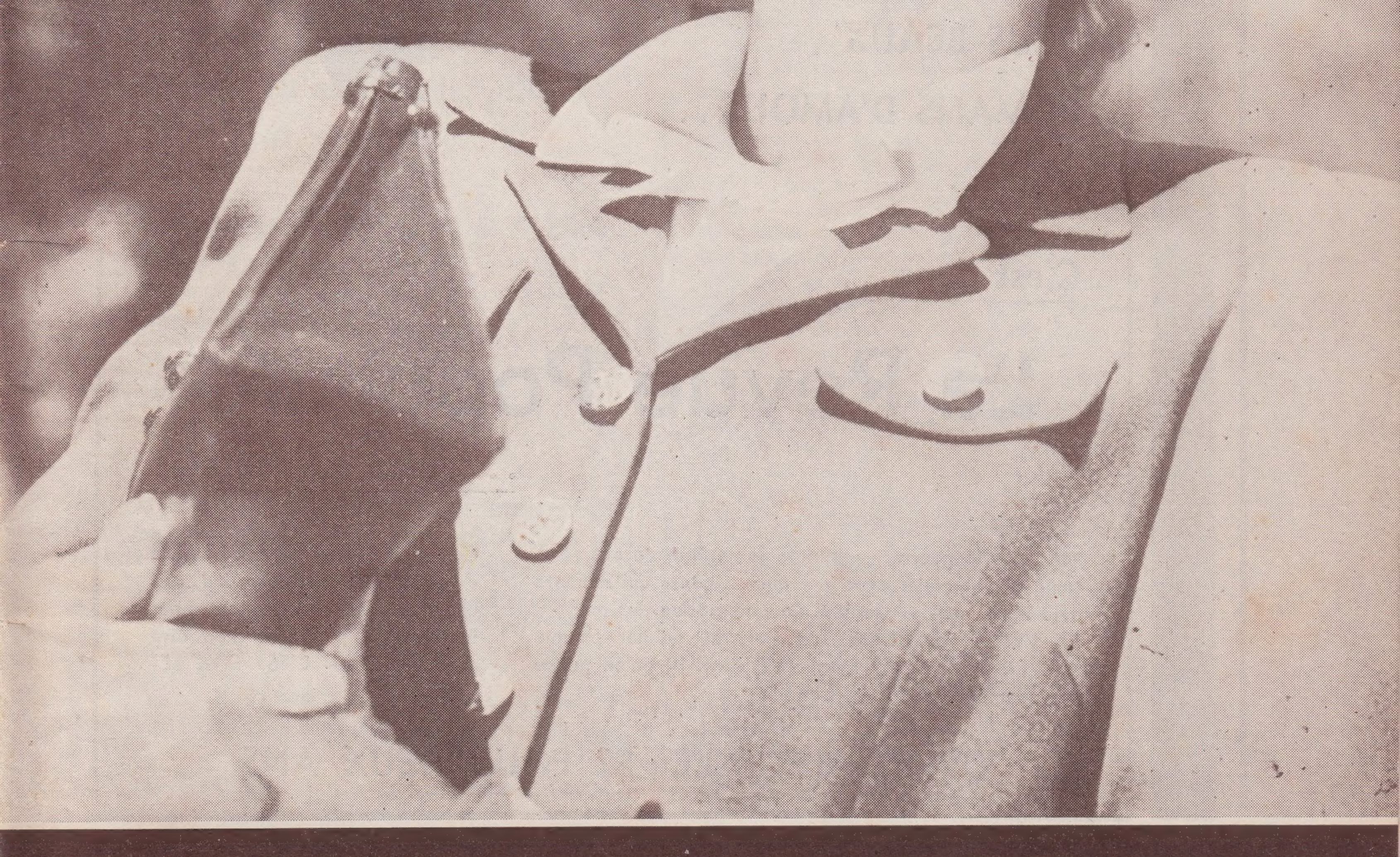
MONTREAL MAI 1941

# le FILM

DIX CENTS



ANN SOTHERN

Scènes de films, nombreux articles, roman complet, mode, radio



Montréal, Mai 1941
22e année, No 10

## Sommaire



Rédacteur en chef :
GERALD DANIS

Correspondante à Hollywood :
Louise GILBERT-SAUVAGE

Chef de la publicité :
CHARLES SAURIOL

AU NUMERO .. .. 10 cents
ABONNEMENT .. .. $1.00

EN VENTE LE PREMIER VENDREDI DU MOIS

Entered as second class matter at the P. O. of St. Albans, Vt.

Téléphone : PLateau 9633

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
Membres de l'A. B. C.
975, rue de Bullion, - - Montréal (Canada)



# POURQUOI SONT-ILS DISPARUS ?

On se demande parfois ce que sont devenus quelques-uns des plus grands noms de l'industrie du cinéma ; plusieurs, après quelques films indiscutablement supérieurs, sont disparus. Comment se fait-il, par exemple, que Luise Rainer, après avoir obtenu le précieux trophée Oscar pour son interprétation dans *The Good Earth*, ne soit même pas actuellement sous contrat avec un quelconque studio ? comment se fait-il que Fred Astaire, le roi incontesté des danseurs, ait été oublié du jour au lendemain par les studios ? comment se fait-il que Miriam Hopkins, malgré une popularité bien établie, ne joue plus que rarement ?

L'explication en est simple : ces acteurs, et nombre d'autres disparus complètement de la scène, avaient « trop de tempérament » !

Aux débuts du cinéma, c'était une théorie établie qu'il « fallait du tempérament » pour devenir vedette de l'écran. Un mauvais caractère, les lubies les plus fantaisistes étaient, croyait-on, les accessoires habituels du talent. Les grands acteurs « photogéniques » étaient rares alors, la concurrence était limitée ; ils pouvaient se permettre toutes les fantaisies : on n'aurait jamais osé leur en tenir rancune.

Mais le cinéma est devenu une véritable industrie. Hollywood a attiré tout ce que le monde comptait de talent. Des écoles de cinéma sortent chaque année des centaines de diplômés aptes à prendre la place des vedettes connues. Sans doute, le choix du public gouverne encore la destinée des acteurs ; mais les vedettes sont maintenant si nombreuses que l'une ou l'autre d'entre elles peut disparaître sans que le public grogne. Il n'y a plus que de très rares « étoiles » qui puissent encore se permettre de « faire marcher » les studios.

Ce sont en général les acteurs et actrices amenés à grands frais de l'étranger qui font preuve à Hollywood du « tempérament » le plus affirmé. Ainsi Luise Rainer.

Luise Rainer donna dans *The Good Earth* la plus magnifique des interprétations. Le monde entier s'accorda à dire que, grâce à elle, ce film fut l'un des plus magnifiques produits par Hollywood. Sydney Franklin, le directeur de ce film, est devenu depuis l'un des réalisateurs les mieux payés d'Hollywood ; il aurait dû être reconnaissant à Luise Rainer de l'avoir rendu célèbre. Et pourtant, le film à peine terminé, il déclara publiquement : « J'espère n'avoir jamais à assister à la représentation de ce film. Je ne veux pas, à chaque épisode, me voir revivre toutes les misères que j'ai dû endurer pour mener ce film à bien ! » C'est que Luise Rainer a le plus fantasque des caractères : elle alterne constamment entre la colère, le rire et les larmes. Tout le monde admet que c'est une merveilleuse actrice ; mais les studios, une fois son contrat terminé, se gardèrent cependant de la réengager.

Tant que Fred Astaire fit équipe avec Ginger Rogers, leurs popularités réunies forcèrent les studios à leur permettre toutes les fantaisies. Ginger Rogers a un caractère plutôt difficile ; mais elle exaspérait infiniment moins les directeurs et le personnel des studios que ne le faisait Fred Astaire. Celui-ci, par son souci minutieux du détail, n'était jamais content de la moindre scène et forçait tout le monde à recommencer sans cesse chaque geste. Les studios ne dirent mot tant que dura l'équipe Astaire-Rogers ; mais depuis la rupture, Astaire s'est vu oublié . . .

Pour Miriam Hopkins, c'est un tout autre reproche que lui fait Hollywood : Miriam, pour peu que la fantaisie lui prenne, était capable de retarder pendant des jours la production d'un film sous prétexte qu'elle n'avait « pas le goût de jouer » ! . . .






## ON AMÉRICANISE

# MICHÈLE MORGAN

(PHOTOS RADIO-PICTURES)

Vingt ans... un charme indéniable... une réputation déjà faite... la faculté de se faire des amis de tout le monde... Voilà autant de raisons qui expliquent l'accueil enthousiaste fait par Hollywood à Michèle Morgan. Les offres se sont aussitôt mises à pleuvoir dru. L'admirable actrice française (elle s'appelle en réalité Simone Roussel) est assurée du succès. Mais auparavant, il faut qu'on l'américanise, qu'on la « glamourise »... On voit ici quelques-unes des plus récentes photos de Michèle Morgan, américaine. Que fera-t-on de l'adorable vedette de « Quai des Brumes », « Orage », et tant d'autres films ? l'avenir le dira !

UNE CANADIENNE-FRANÇAISE A HOLLYWOOD

# EUGÉNIE RAFFÉE

Par Louise Gilbert-Sauvage
Notre correspondante à Hollywood

C'EST chez un compatriote canadien-français que j'ai fait la connaissance d'Eugénie Raffée, jeune soprano coloratura de vingt-quatre ans qui a déjà avantageusement fait parler d'elle à Ottawa et à New-York.

Le compatriote, c'est monsieur Arthur Michaud, ténor canadien-français connu de tout le monde musical de l'Amérique et de plusieurs villes européennes. Je reparlerai prochainement de M. Michaud.

Eugénie Raffée, née à Ottawa, est la fille de monsieur et de madame Eugène Plouffe. Elle est la petite-fille du Canadien-français dont un parc de la capitale porte le nom : M. Moïse Plouffe.

Madame Arthur Michaud, (Ethel Killion) professeur de mademoiselle Raffée, me dit : « Elle possède une magnifique voix de soprano-coloratura, dont les qualités de velouté et d'étendue lui permettent d'atteindre le « la bemol » au-dessus de l'*ut*, dans le superbe air *Sovrail-Sen* de *La Somnambule*. Ce qui lui a valu les plus flatteuses louanges des critiques de New-York, tant pour sa voix que pour ses connaissances vastes du chant. Eugénie Raffée peut être classée au nombre des coloratura les mieux accomplies de la jeune génération. »

J'ai voulu savoir comment la jeune Canadienne en est venue à réaliser ses ambitions de chanteuse.

« — Dès l'âge de quatre ans j'eus l'idée de devenir chanteuse de carrière. Mon grand plaisir, dès mon enfance, était d'écouter les transcriptions de Galli Curci, et d'essayer d'atteindre, en même temps qu'elle, les notes les plus hautes.

« Mes parents partagèrent mes espérances et voulurent, auparavant, me procurer une instruction solide. Je fus donc envoyée dans un couvent où, dans une atmosphère canadienne-française, s'écoulèrent les premières années de mon éducation. Puis, pour me permettre d'apprendre les deux langues, l'on me fit terminer mes études au couvent St-Joseph de Toronto. J'y demeurai jusqu'à ma graduation. Munie de mes diplômes du Conservatoire de Musique, je retournai dans ma famille, plus décidée que jamais à poursuivre ma carrière de chanteuse.

« J'avais, au cours de mes vacances, eu l'avantage d'entendre Donna Colina, (Ethel Killion), coloratura soprano de New-York, qui chantait en concert au Château Laurier d'Ottawa.

« Je l'écoutai ravie, transfigurée par la beauté de sa voix, et je me disais : « Si jamais je pouvais chanter comme cela » . . .

« J'avais rencontré mon professeur, je n'allais plus chercher ailleurs. Ethel Killion, dont la voix d'or m'avait transportée, m'enseignerait les secrets du chant.

« Mais elle avait son studio à New-York. Ce n'était pas à la porte d'Ottawa. Il fallait décider mes parents et m'éloigner d'eux. Je m'appliquai à cette tâche pendant toute ma dernière année d'études, m'habituant à la pensée du départ et ne témoignant d'autres désirs à mes parents que celui de devenir l'élève de la grande chanteuse.

« Mon rêve se réalisa presqu'aussitôt après ma graduation. Mes parents me retinrent auprès d'eux, un soir, et m'apprirent qu'ils avaient beaucoup pensé à mon avenir, et qu'ils avaient résolu d'acquiescer à mon désir. Ils allaient me permettre de suivre une carrière vers laquelle je me sentais attirée depuis mon enfance.

« Je partis pour New-York et j'étudiai avec Ethel Killion à Carnegie Hall.

— Etes-vous retournée dans votre pays natal depuis ?

— Après quelques années, je retournai à Ottawa, où je donnai un concert. Je dois dire que la réception de mes compatriotes fut alors la plus chaleureuse et me remplit de bonheur. Ce souvenir reste de ceux que je ne saurais oublier et qui m'aident le plus lorsque viennent, parfois, les heures sombres où l'on ne sait plus si l'on s'approche du but à atteindre ou si l'on s'en éloigne, en dépit de ses meilleurs efforts.

— On finit toujours par connaître le succès, lorsque l'on possède, comme vous, du talent, un esprit sérieux, et de la ténacité.

— Oh, je l'espère bien ! . . .

— Et puis, n'avez-vous pas fait du théâtre, à New-York ?

— Oui, de retour dans la métropole américaine, je chantai plusieurs fois en concerts, notamment au Waldorf Astoria, au Commodore, au Piccadilly, et dans plusieurs autres auditions, entre lesquelles je trouvai moyen d'accepter quelques engagements au théâtre et de réaliser quelques contrats à la radio.

— Comment êtes-vous venue à Hollywood ?

— Mon professeur et son mari, M. Arthur Michaud, de qui je tiens mon répertoire français, ayant dû se diriger vers le soleil de la Californie, j'eus alors l'opportunité de réaliser des rêves depuis longtemps caressés, voir la ville des « étoiles vivantes ». J'y continue mes études de chant et, qui sait, peut-être obtiendrai-je, comme tant d'autres, un engagement à la radio ou au cinéma . . . »

Ce que ne me dit pas tout de suite Eugénie Raffée, c'est que les deux semblent être en bonne voie de réalisation. Après avoir obtenu un rôle dans le film de Kay Kyser, *You'll Find Out*, elle est sur le point d'accepter un contrat de plus grande envergure . . . Mais, il n'en faut rien dire avant d'avoir posé sa signature.



**" LETTER 44 " — Tel est le titre de l'un des plus récents films d'aventures finis de tourner par les studios Warner Brothers. La scène ci-dessus, tirée de l'un des épisodes les plus palpitants du film, nous montre aux prises les acteurs JAMES STEPHENSON et ONG CHI SEND.**



**Originaire d'Ottawa (où elle est connue sous le nom d'Eugénie Plouffe), cette petite canadienne-française vient d'arriver à Hollywood. Une voix merveilleuse, assouplie par de longues années d'études à New-York, lui promet la plus belle des carrières.**

# "TOBACCO ROAD"

## LE FILM LE PLUS OSÉ DE L'ANNÉE

DISTRIBUTION

| | |
|---|---|
| "Ma" Lester .. .. .. | ELIZABETH PATTERSON |
| "Pa" Lester .. .. .. .. | CHARLES GRAPEWIN |
| Le fils idiot .. .. .. .. .. .. | WILLIAM TRACY |
| La fille laide .. .. .. .. .. .. | GENE TIERNAY |
| L'évangeliste .. .. .. .. | MARJORIE RAMBEAU |



# IL FALLAIT A "TOBACCO ROAD" UNE FILLE LAIDE: ON CHOISIT DE RENDRE MECONNAISSABLE LA SI JOLIE GENE TIERNAY!...

Il n'y avait pas de pièce plus discutée que Tobacco Road, qui tenait l'affiche sur le Broadway depuis un nombre incalculable de semaines. D'innombrables organisations avaient protesté énergiquement au nom de la morale ; dans les villages les plus perdus des Etats-Unis, la rumeur s'était répandue que *Tobacco Road* jetait le jour le plus douteux sur les mœurs campagnardes. Aussi, ce fut un tonnerre de protestations quand on apprit que les studios Twentieth Century-Fox venaient d'acheter, pour la jolie somme de $200,000, les droits d'adaptation de la pièce.

*Tobacco Road* est l'histoire réaliste de la famille Lester, des villageois pauvres et ignares, installés loin de toute civilisation dans un coin perdu de la Géorgie. Le père, la mère, deux filles (l'une jolie, l'autre laide), un fils idiot... La volonté et les fantaisies du père font loi ; chacun est laissé à ses propres instincts ; ils ne sont pas malheureux parce qu'ils ne se rendent pas compte de leur détresse ; pas de religion, sauf les envolées fantaisistes d'une évangéliste (à un moment donné, elle se marie elle-même à Dude l'Idiot, qu'elle a acheté par la promesse d'une automobile neuve).

La trame de la pièce n'a pas beaucoup d'importance : ce que l'on veut surtout, c'est décrire la vie de la famille Lester. Ce sont les mésaventures matrimoniales de Pearl Lester, la plus jolie des filles, qui servent de continuité à la pièce (Pearl n'apparaît pas dans le film, quoiqu'il soit toujours question d'elle). Malgré ses supplications, son père l'a donnée en mariage à un voisin, Lov, qui est aimé en secret par la deuxième fille Lester, Ellie May. Pearl s'enfuit ; en voulant protéger sa fuite, la mère Lester se fait tuer ; quand le rideau se baisse, le père Lester, à demi assoupi non loin du cadavre de sa femme, rêve des moyens à prendre pour éviter une éviction prochaine, et Ellie May se demande si elle pourra enfin conquérir l'homme qu'elle aime.

Pour le cinéma, on a évidemment adouci tout ce qui pouvait porter à critique. Ceux qui ont pu voir le film (il vient d'être distribué), ont pu constater qu'on a supprimé toutes les scènes équivoques ; on insiste surtout sur le côté terrien de la vie des Lester. On a quand même assez bien rendu l'atmosphère tourmentée de la pièce ; en multipliant les incidents drôlatiques, on a cependant pu faire oublier ce que cette atmosphère avait de sordide.

Le personnage le plus intéressant est sans contredit Ellie May, la fille laide, bafouée par ses parents et par l'homme qu'elle aime, révoltée et mauvaise. C'est Gene Tiernay qui remplit ce rôle (voir page précédente). Le cinéma — suprême illusion — a réussi à rendre Gene presque laide ; ce ne fut certainement pas un travail facile pour les maquilleurs, car Gene est en réalité extrêmement jolie. Devenue étoile grâce à *Tobacco Road*, elle ne jouera probablement plus désormais que des rôles de « glamour girl ». On voit sur la page voisine deux autres excellents interprètes du film : Charles Grapewin, dans le rôle de « Pa » Lester ; et William Tracy, qui interprète le rôle de l'idiot Dude.



**UN NOUVEAU FILM DE SIGRID CURIE — Dans le film "Three Faces West" (que l'on avait d'abord intitulé "The Refugee") nous revient dans l'un de ces rôles profondément humains où elle excelle. Dans un monde bouleversé, elle essaie dans ce film de sauver les êtres qui lui sont chers. Ici, celui qu'elle aime (John Wayne) la supplie d'oublier un moment le sort des autres pour ne plus penser qu'à eux deux.**

■ N'importe quel étranger qui arrive à Hollywood, et qui y trouve soudain un succès phénoménal, est certain de rencontrer une jeune vedette prête à l'aimer « d'un amour éternel ». C'est ce qui est advenu au jeune Desi (pour Desiderio) Arnaz, danseur et chanteur à la gloire toute fraîche. Entre deux représentations, en pleine nuit, il a épousé Lucille Ball, pétulante et luxueusement volage.

■ Robert Preston a épousé la jolie Kay Feltus, qu'il avait connue il y a quatre ans alors que tous deux étaient élèves du Pasadena Community Playhouse. Faute d'argent, le mariage avait été remis à plus tard. Subitement, Preston devint une presque grande vedette, cependant que Kay Feltus, engagée par Paramount sous le nom de Catherine Craig, restait ignorée.

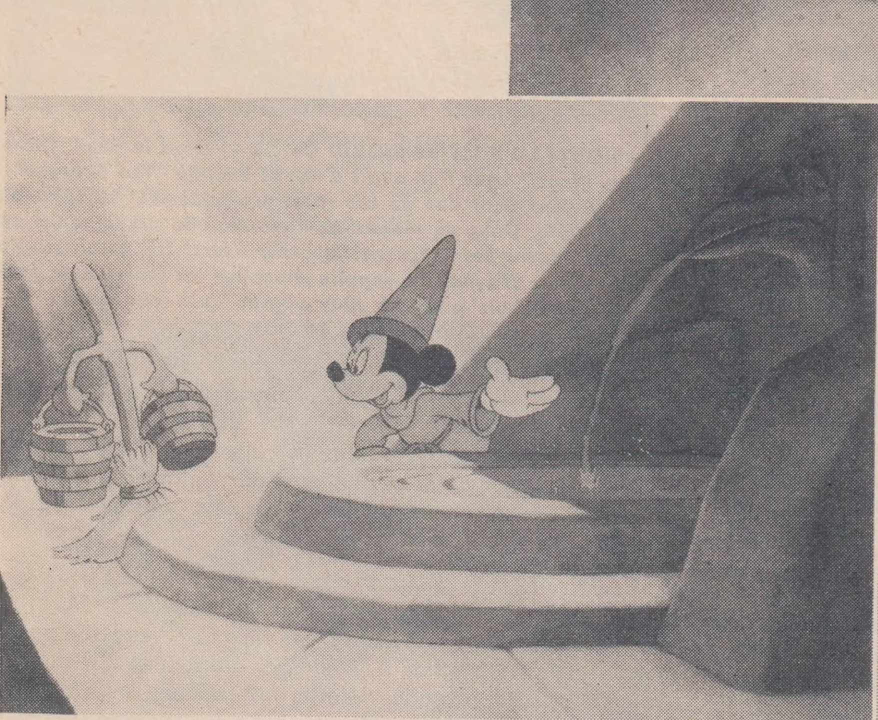
■ Fred MacMurray n'a pas un talent transcendant, qui fait jeter des cris d'admiration. Cependant, il a paru sur l'écran à côté des plus grandes artistes : Claudette Colbert, Carole Lombard, Madeleine Carroll, Irene Dunne, etc. Sa popularité tient peut-être aux causes suivantes : il a l'allure sportive et dégagée du jeune Américain, il ne cherche jamais à se faire valoir, il n'est l'objet d'aucun potinage.

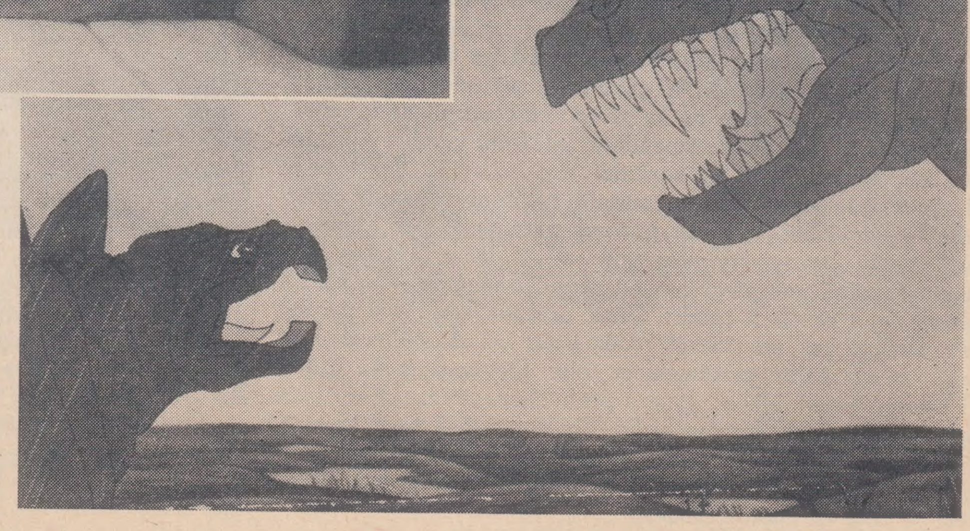
■ Saviez-vous que Loretta Young possède une jolie voix ? Dans son prochain film, *The Lady from Cheyenne*, elle chantera *The Battle Hymn of the Republic*... Un signe du printemps, c'est lorsque Ty Power consent à se faire donner une réelle coupe de cheveux.

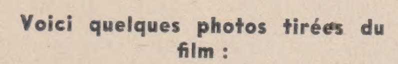
## UN FILM SENSATIONNEL

# "FANTASIA"

**"FANTASIA", la dernière féérie de Walt Disney, est conçue d'après une formule tout à fait nouvelle. Aux Etats-Unis, les cinémas qui possèdent des appareils assez parfaits pour présenter ce film peuvent se compter sur les doigts de la main. Et voilà pourquoi nous ne verrons pas " Fantasia " avant bien des mois, peut-être des années.**







**Voici quelques photos tirées du film :**

1. **Le crocodile, le " traître " de la féerie, vient de se choisir une victime.**
2. **Mickey Mouse, le héros, trouve la carrière d'apprenti-sorcier bien difficile jusqu'au jour où...**
3. **...sa science es-sorcellerie lui rend enfin la vie agréable.**
4. **Deux monstres préhistoriques se livrent bataille.**



# VIVIEN LEIGH

**Il n'est pas facile de renoncer à des gains de centaines de milliers de dollars. C'est ce que Vivien Leigh et son mari, Laurence Olivier, ont fait lorsqu'ils sont retournés en Angleterre, leur patrie. Ils avaient tous les deux conquis le monde du cinéma aux Etats-Unis. Le dernier film de la charmante Vivien Leigh, "Lady Hamilton", vient d'être mis à l'affiche.**

# UN SOT PARI FAILLIT FAIRE RATER LE MARIAGE D'AMOUR DE BRENDA JOYCE

On sait — ou on ne sait pas — que Brenda Joyce vient d'épouser un ami d'enfance, le comptable Owen Ward. Ce mariage a complètement stupéfait Hollywood : Owen Ward est un inconnu ; il n'est pas riche ; il n'a devant lui aucun avenir mirifique. Qu'une « étoile » arrivée fasse un mariage d'amour, passe encore ; mais qu'une petite actrice, qui n'a pas encore fait ses preuves, décourage en se mariant tous les amoureux susceptibles de lui aider, cela ne se fait pas.

La veille même de son mariage, un acteur bien connu paria cinq dollars à Brenda qu'elle n'apparaîtrait pas à la cérémonie le lendemain. Tout Hollywood était d'avis qu'il s'agissait là du vieux truc publicitaire : le beau mariage d'amour qu'un incident viendra empêcher à la dernière minute. Ce qui semblait donner raison aux sceptiques, c'est que, les dernières semaines qui précédèrent son mariage, Brenda fut vue dans les clubs de nuit en compagnie des acteurs les plus célèbres. Mais pas un de ces charmeurs ne put faire oublier à Brenda son ami d'enfance : à la date fixée, l'actrice épousa le petit comptable.

C'est à l'école publique que Owen et Brenda s'étaient connus. Elle avait treize ans, il en avait quatorze. Ce fut ausssitôt l'un de ces amours, si fréquents dans les écoles mixtes, pour lesquels nos voisins ont inventé l'expression « puppy love ». On les voyait constamment ensemble ; et, sans se l'être dit, ils étaient convaincus qu'un jour ils s'épouseraient. Jusqu'à ce que, la dernière année de leurs études, un sot incident vint les séparer.

L'un de leurs camarades, amoureux de Brenda, n'avait trouvé rien de mieux pour éloigner Owen que de parier à celui-ci cinq dollars qu'il ne pourrait se passer de la compagnie de Brenda pendant un mois. Cinq dollars, c'était une

*(Lire la suite page 43)*



## EXTRAORDINAIRE : ON N'A PAS OUBLIÉ SUZAN HAYWARD !

**Il y a actuellement à Hollywood des centaines de jeunes filles, jolies et talentueuses, qui reçoivent depuis des mois des salaires des studios sans avoir jamais eu le moindre rôle dans un film. Elles ont des contrats de six mois ou un an ; le contrat terminé, elles disparaîtront d'Hollywood sans avoir pu tenter leur chance devant la caméra. Pourquoi ? c'est que chaque studio a plus d'actrices qu'il ne lui en faut : on engage des jolies filles, on leur fait suivre des cours d'art dramatique, simplement au-cas-où-on-en-aurait-besoin, ce qui ne se produit généralement jamais. La jolie Suzan Hayward a échappé à cet écueil : elle a obtenu un rôle intéressant dans le film " LEGACY " ; on la voit ci-dessus dans une scène de ce nouveau film.**

# NON — LE FIANCÉ DE DEANNA DURBIN N'ÉTAIT PAS SON MESSAGER!





**Ce ne furent pas des amours faciles que celles de DEANNA DURBIN et de VAUGHN PAUL. Les studios Universal ne pouvaient se faire à l'idée que Deanna Durbin, la plus populaire de leurs vedettes, en soit arrivée à l'âge d'avoir un "amoureux sérieux" ; les parents de Deanna voyaient d'un mauvais œil ce jeune homme qui allait leur enlever leur fille mineure, qui allait peut-être provoquer une fin prochaine à la carrière de Deanna, enfant prodige . . . Mais tout a fini par s'arranger. Les parents respectifs des deux jeunes gens s'entendent maintenant le mieux du monde, comme on peut le voir sur cette photo prise le soir des fiançailles (M. et Mme Paul, à gauche ; les fiancés au milieu ; M. et Mme Durbin, à droite). Et les studios ont pris leur parti de l'affaire ; dans "NICE GIRL" on nous présente une Deanna Durbin nouvelle, qui n'est plus tout à fait une adolescente.**

Toutes sortes de rumeurs ont couru sur le compte de Vaugh Paul, le jeune homme que Deanna Durbin a épousé le 18 avril dernier. Quant une vedette va épouser un inconnu, plus elle est célèbre plus on veut rapetisser celui qu'elle va épouser. Sans Deanna Durbin, Vaughn Paul serait probablement toujours resté dans la foule anonyme ; mais on ne peut être un personnage important et ne pas être connu de la foule.

Dès que Vaughn Paul fut devenu le compagnon favori de Deanna, chacun se demanda aussitôt qui il était, ce qu'il faisait dans la vie. On apprit que son père avait déjà occupé un poste de première importance aux studios Universal ; que sa famille, sans être riche, jouissait d'une aisance confortable ; qu'il était lui-même réalisateur-associé aux studios Universal. Pendant un temps, cela suffit aux curieux ; mais quand on apprit que Deanna Durbin allait l'épouser, la curiosité redoubla d'ampleur. Et toutes sortes de rumeurs se mirent à circuler.

La rumeur voulut d'abord que lorsque Deanna Durbin connut Vaughn Paul, celui-ci servait simplement de commissionnaire aux acteurs du film *Mad About Music*, dont Deanna était vedette ; on disait que le studio Universal ne l'avait nommé réalisateur qu'à la suite de ses amours avec Deanna. Vaughn Paul connut en effet Deanna Durbin au cours de la réalisation du film *Mad About Music* ; mais, loin d'être un commissionnaire, il était assistant-directeur.

Une autre rumeur voulait que Vaughn soit un fils-à-papa, qu'il n'ait obtenu le poste qu'il occupe que grâce à l'influence de sa famille. Rien n'est plus faux : quand le jeune homme entra au studio Universal, son père ne faisait plus partie du personnel depuis longtemps. Le premier poste qu'il occupa à la Universal fut celui de second-assistant ; de ce poste, il passa successivement à celui d'assistant-directeur, puis à celui de réalisateur-associé.

Vaughn Paul est un sympathique garçon de six pieds de taille. Il pèse 185 livres. Quelque peu timide, il n'aime pas la publicité ; les seuls commentaires que les journalistes aient réussi à lui faire exprimer furent ces paroles, prononcées le soir de ses fiançailles : « Je suis l'homme le plus heureux du monde ! . . . »

■ ■ ■

■ C'est le 18 avril que Vaugh Paul, directeur adjoint aux studios Paramount, a épousé Deanna Durbin. A cette occasion Vaughn Paul s'est fait construire une jolie maison, dans le style anglais, qui coûtera environ $25,000 ; elle est dans le quartier fashionable de Brentwood.

■ Contrairement aux désirs des commères de Hollywood, Errol Flynn n'a pas encore divorcé. Cet aventurier qui a parcouru les sept mers et connu tous les climats passe maintenant une vie bien rangée. On ne le voit que très rarement dans les boîtes de nuit et dans les « parties » où coulent les cocktails. Et sa femme est toujours Lili Damita. D'autres artistes que l'on croyait plus sérieux qu'Errol Flynn ont vu sombrer la barque de leur bonheur conjugal, pour employer une horrible métaphore.

■ Greta Garbo insiste pour que son partenaire dans son prochain film soit Spencer Tracy. Mais la difficulté, c'est de trouver un scénario qui convienne à tous les deux.

# ILLUSION! TOUT N'EST QU' ILLUSION!

La prochaine fois, quand vous verrez passer à l'écran la plus récente super-production du plus génial metteur en scène, tournée dans les plus formidables décors et avec les plus somptueux costumes ; quand vous verrez la plus récente des stars évoluer dans le plus extraordinaire des paysages, accrochez-vous bien aux bras de votre fauteuil et lancez à haute voix un sonore : « Tout ça c'est faux ! » Il est possible que vous ne vous en tiriez pas avec votre veston intact ; il est probable qu'il n'y aura pas dix pour cent des spectateurs qui vous approuveront. Mais, du moins, vous aurez dit la vérité.

Les trucs des magiciens modernes du cinéma sont en effet si incroyablement divers et magiques, leurs ruses techniques si parfaites, que bien souvent vous applaudissez malgré vous ce que, en votre âme et conscience, vous savez très bien être un grossier trompe-l'œil.

Ainsi, si vous rencontriez Katharine Hepburn ou Myrna Loy dans la rue, à l'improviste, sans maquillage, non seulement vous ne seriez nullement impressionné par son « physique » mais, en les regardant, vous vous diriez probablement : « Quelles femmes quelconques ! » Vues à l'écran, Myrna et Katharine nous apparaissent comme des beautés prodigieuses ; pourtant, la caractéristique la plus frappante de leurs visages consiste indiscutablement dans la présence de milliers de taches de rousseur.

La vérité est qu'il n'y a probablement pas une seule personnalité de l'écran qui puisse « tenir le coup » devant l'objectif et les lumières des studios sans une complète transformation préalable de toute sa personne. Les taches de rousseur sont, par exemple, soigneusement dissimulées sous une couche de blanc de Chine ; la moindre ride est supprimée par quelques touches de pinceaux ; et c'est ainsi le teint le plus admirable qui se présente alors devant l'objectif de la caméra.

La bouche la plus informe est transformée en un objet d'art ; les dents apparaissent *(Lire la suite page 43)*



## SI L'ON JOUAIT AU CINEMA ?

**Vous connaissez tous l'histoire de ce brave facteur qui, les jours de congé, ne trouvait rien de mieux que d'aller prendre de longues marches. Comme le facteur, ces sept jeunes actrices d'Hollywood emploient ici leurs loisirs à " jouer à travailler "... Sauf que ce n'est pas tout à fait la même chose : car, si Alexis Smith, Mildred Coles, Suzanne Carnahan, Lucia Carroll, Jan Clayton, Mary Brodel et Ann Edmonds sont toutes sous contrat aux studios Warner, pas une d'entre elles n'a encore réellement " travaillé ". Elles continueront encore longtemps d'étudier, de servir de modèles aux photos de publicité du studio ; puis, peut-être qu'un jour elles pourront jouer devant une vraie caméra. Mais ce n'est pas si sûr...**

## SHIRLEY TEMPLE DISPARUE, LA PETITE

# CAROLYN LEE

## A PRIS SA PLACE . . .

**Par Louise Gilbert-Sauvage**

**(Notre correspondante à Hollywood)**

Aucune personnalité enfantine de l'écran n'a créé autant d'excitation que Carolyn Lee, depuis le temps où Shirley était, elle-même, une petite fille de cinq ans.

Elle est la fille de monsieur et madame Warren Copp, de l'Ohio. Elle a maintenant cinq ans. A l'âge de quatre ans, un propriétaire de théâtre de sa localité fit part à un directeur de la Paramount des extraordinaires qualités dramatiques de la petite. Elle fut engagée pour un film, aux côtés de Madeleine Carroll et Fred MacMurray, dans *Honeymoon in Bali*. Le succès qu'elle remporta alors étonna les studios ; mais ce fut dans *Virginia*, qui vient d'être édité, que Carolyn devint l'idole du public, et partant des studios qui voulurent tous l'engager pour un contrat à long terme. Paramount, qui l'avait découverte et lui avait donné sa première chance, sortit vainqueur, lui offrant un contrat de longue durée, avec toute exclusivité.

La petite Lee promet de devenir une grande étoile. Elle fut la plus jeune invitée au bal du Président des Etats-Unis, à Washington.

D'après son contrat à Paramount, elle doit faire trois films chaque année.

Incidemment, ce fut ce même studio qui donna à Shirley Temple son premier grand rôle dans *Little Miss Marker*.

Non seulement la petite actrice s'acquitte également bien dans la comédie et le drame, des rôles qu'on lui confie, mais elle possède une mémoire prodigieuse qui lui permet de retenir et d'apprendre facilement les dialectes.

Carolyn Lee est une actrice née, et une enfant très intelligente.

### SHIRLEY TEMPLE VA-T-ELLE DISPARAITRE ?

Pendant six ans, Shirley Temple a été la reine incontestée des étoiles enfantines. Sa popularité était si grande que pas un seul autre « enfant prodige » ne pouvait espérer la détrôner. Née le 23 avril 1929, Shirley a maintenant douze ans. Ce n'est plus l'enfant qu'a tant aimé la foule. Depuis un an, Shirley n'a plus fait de film. Elle est cependant encore sous contrat aux studios Metro-Goldwyn et son salaire hebdomadaire est resté substantiel. Pendant l'année écoulée depuis la dernière apparition de Shirley, le public aura peut-être eu le temps de se faire à l'idée d'une Shirley Temple qui ne soit plus tout à fait une enfant ; c'est du moins ce que les studios espèrent, car un prochain film de Shirley, *Kathleen*, sera bientôt terminé. Toute la carrière future de l'enfant dépendra du sort que le public fera à ce film.

■ ■ ■

■ Le départ de Laurence Olivier et de Vivien Leigh pour l'Angleterre a été regretté par tout le monde à Hollywood. Il fallut beaucoup de stoïcisme à une jeune artiste comme Vivien Leigh, qui gagnait gros au cinéma, pour s'en aller là-bas sous les bombes. Laurence Olivier n'a pas tenté d'échapper à son devoir, et il servira dans la Royal Air Force. On dit que grâce à ses activités, Vivien Leigh a pu prélever plus d'un million de dollars aux Etats-Unis, pour aider à la Grande-Bretagne.

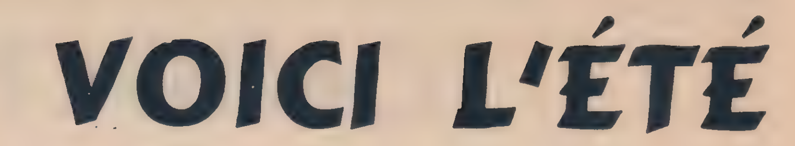
■ Franchot Tone appartient à une famille riche. Cependant, comme il ne veut rien demander à son père, il fut très heureux de signer un contrat de cinq ans avec les studios Universal. On l'a vu successivement avec Olivia de Havilland, Carole Landis, Barbara Evans ; on a même dit qu'il était de nouveau en excellents termes avec Joan Crawford.

■ Le véritable nom de Tony Martin est Alfred Morris. Il est né un jour de Noël, en Californie . . . Henry Fonda est marié à Frances Brokaw, qui appartient à la haute société new-yorkaise. Son prochain film est *Eagles Flies Again*.

■ Après avoir tourné un rôle en or dans le personnage de *Kitty Foyle*, Ginger Rogers s'aperçut qu'on ne la payait pas suffisamment. Elle réclama $150,000 pour chacun des films à venir ; sinon, ce serait la grève. Les studios lui accordèrent aussitôt ce qu'elle demandait. Essayez ça auprès de votre patron ! . . .

■ George Sanders, que l'on a vu dans *Bittersweeth* et dans *The Son of Monte Cristo*, est âgé de 34 ans. Né en Russie, il fut amené en Angleterre par ses parents, lors de la révolution bolchévique de 1917. Célibataire, il déteste autant le mariage que les clubs de nuit.





# VOICI L'ÉTÉ

## A L'HEURE DU BAIN

**Voici une cape de bain à la fois élégante et confortable. Faite de tissu-serviette blanc, elle enveloppe complètement. Vous avez reconnu qui la porte... : ROSEMARY LANE, l'une des trois sœurs Lane bien connues des cinéphiles.**

## A L'HEURE DU SPORT

**Paraît-il, les ensembles jupe et costume de jeu connaîtront cette année une popularité encore accrue. En voici deux modèles portés par JUDY GARLAND et PRISCILLA LANE (ci-dessous). Celui que porte Judy est un imprimé léger, tout au plus bon pour la campagne ; le costume de Priscilla est conçu pour les randonnées et les voyages, est convenable en ville comme en campagne.**





# QUI VIENT



**POUR LE SOIR**

**Deux des sœurs Lane vous présentent les plus récents modèles de robe du soir pour l'été. Celui que porte ROSEMARY LANE (haut) est plus conventionnel, peut être porté dès les premières chaleurs ; la robe de PRISCILLA est destinée aux soirs les plus torrides de l'été.**

**POUR LE YACHTING**

**Ce sera très bientôt le temps des longues randonnées sur l'eau. Peut-être que vous ne possédez pas de yacht aussi considérable que celui sur lequel on voit ici la charmante VIRGINIA GREY ; mais vous pourrez porter le même élégant costume sur le plus minuscule des voiliers. Le dernier film de Virginia, étoile Metro-Goldwyn, est "THUNDER AFLOAT".**

# FRED ASTAIRE
## OU
## "LE DANSEUR VOLANT"



**Depuis que Ginger Rogers n'est plus sa partenaire, FRED ASTAIRE n'a tourné qu'un seul film : "Second Chorus".**

QUOIQU'ON en ait pu dire, Fred Astaire est Américain, mais sa renommée de danseur l'a fait connaître aussi bien aux Etats-Unis qu'en Angleterre, où son numéro (qu'il dansait avec sa sœur) obtint, il y a une dizaine d'années, un succès proche du triomphe.

En effet, ils introduisirent un style de danse véritablement nouveau, et ils conquirent ainsi les théâtres anglais les uns après les autres ; pendant des années, ils furent les danseurs favoris du public anglais et leur réussite fut sans rivale.

Mais en 1932, Adèle Astaire — sa sœur et partenaire — rencontrait et épousait Lord Charles Cavendish, le plus jeune fils du duc de Devonshire : le « team » était brisé, car la jeune femme entendait désormais renoncer à la scène ; un an plus tard, suivant l'exemple de son ancienne partenaire, Fred se mariait à son tour, reprenait la danse et créait, dans l'opérette *La Gaie Divorcée*, la Continental qui eut sur les scènes londoniennes un succès inouï ; puis il quittait l'Angleterre pour l'Amérique, où l'appelait un contrat pour Hollywood.

A son arrivée en Californie, on prédisait la fin prochaine des films dansants et chantants, dont le public paraissait se lasser ; ce n'était pas très encourageant pour le danseur, car il n'avait été engagé que pour ses numéros de danse, non pour jouer la comédie.

Son premier film fut *Dancing Lady*, dans lequel il ne faisait uniquement que danser, auprès de Joan Crawford ; les scènes ne prirent qu'un jour ou deux à filmer et laissèrent le jeune homme assez perplexe quant à son avenir cinématographique.

Cependant, peu de temps après, il était à nouveau engagé pour tourner dans *Flying down to Rio* ; son rôle était peu important, à vrai dire ; il avait surtout à danser ; mais cette fois, il avait également un certain nombre de scènes de comédie : ce furent ses débuts d'acteur.

Ce fut dans ce film qu'il eut, pour la première fois, Ginger Rogers comme partenaire ; ils devaient se retrouver dans *La Gaie Divorcée*, dans *Roberta, etc.* Lorsqu'ils dansèrent, ensemble, pour la première fois dans *Flying down to Rio*, ils n'eurent ni l'un ni l'autre l'impression de créer un ensemble que l'on ne pourrait plus séparer... de plusieurs films, tout au moins.

Comment ce danseur est-il parvenu à une maîtrise si parfaite, à une si incroyable légèreté : depuis toujours, il danse : tout enfant, il débuta dans l'opérette, et il n'avait que douze ans lorsqu'il parut dans une revue, à New-York ; son âge même fut d'ailleurs cause de sa disparition de la scène pendant les années qui suivirent ; dès sa seizième année, cependant, on le retrouve parcourant les Etats-Unis et le Canada, en compagnie de sa sœur ; à cette époque, déjà, ils commencent à mettre au point les numéros qui leur apporteront le succès dans toutes les villes où ils vont passer.

A dix-sept ans, il est de retour à New-York, au Winter Garden ; il y connaît son premier grand succès, *On the top ; The passing show of* 1918 suit, puis un engagement à Londres où il arrive, alors, pour la première fois.

Danse-t-il différemment pour la scène et pour l'écran ? c'est là une des questions qui lui sont le plus fréquemment adressées et qui lui paraît, d'ailleurs, la plus saugrenue !

« Car, dit-il, autant qu'il ne s'agit que de danse, il n'y a pour moi aucune différence, que je doive danser dans un studio ou en haut d'un gratte-ciel ; je danse toujours, où que je sois, et quelques-unes des idées de mes meilleurs numéros me sont venues alors que je faisais des pas, entre deux scènes, dans les endroits les plus insolites ; l'idée des pas qui constituent la Continentale, par exemple, m'est venue tandis que j'assistais à un match de tennis.

« La seule réelle différence entre le studio et la scène, c'est que vous pouvez jouir au studio d'une place bien plus large ; vous ne vous souciez point de la caméra : elle est chargée de vous suivre. De plus, si vous exécutez des pas difficiles qui ne peuvent pas réussir du premier coup, pas que vous n'oseriez pas risquer sur scène parce que vous craindriez de les rater, là encore le cinéma se révèle supérieur au théâtre : si vous vous trompez, vous pouvez recommencer, et lorsque vous faites bien, la caméra enregistre.

« Bien entendu, un numéro de danse nécessite de très nombreuses répétitions ; et nul ne peut savoir l'épuisante fatigue de ces danses qui paraissent — comme toute œuvre enfin au point — réalisées sans effort ; parfois, pendant plus de cent heures, il faut reprendre certains passages ; ce n'est que lorsque chaque chose m'est devenue familière que je me sens prêt à affronter la caméra.

« Il y a cependant une chose, et une seule, dont on ne doit jamais perdre le sentiment : quoi qu'il arrive, vous devez rester dans le champ. *(Lire la suite page 43)*

# Le Mystère de Carolles-Plage

Curieux ou indifférents, les gens regardaient ce titre qui s'étalait en première page des journaux du soir :

*Dernière heure*

LE MYSTÈRE DE CAROLLES-PLAGE

*Un vol mystérieux a été commis chez un riche rentier célibataire habitant une villa isolée sur une petite plage de la côte normande, à Carolles, près de Granville. Hier soir, la nièce du sexagénaire qui habite avec lui, rentrant dans la villa après une absence de quelques heures, a découvert, dans son bureau, son oncle inanimé portant une blessure au front. Le coffre-fort, ouvert, avait été vidé de son contenu. Le rentier a été transporté dans une clinique d'Avranches dans un état grave. La police enquête.*

Tandis que les gens poursuivaient leur lecture, dans les salles de rédaction des grands quotidiens, les chefs d'information se démenaient en criant :

— Un tel... filez à Carolles pour l'histoire du rentier assassiné...

— Machin... débrouillez-vous, il me faut un papier demain matin sur le mystère de Carolles-Plage...

— Où est Chose ?... Qu'il parte par le premier train pour Granville, il me faut des détails sur le drame de Carolles !...

Et c'est ainsi que les principaux reporters des quotidiens parisiens, dont Marc Surot faisait partie, se retrouvèrent, gare Montparnasse, sur le quai du rapide de 22 h. 30 le mardi soir.

II

La mer montait avec un bruit sourd, chassant les baigneurs retardataires sur la plage déjà déserte. A l'hôtel du Casino, les gens s'attablaient et, par les fenêtres grandes ouvertes, on distinguait l'animation de la salle à manger et on percevait les bruits des couverts et de la vaisselle.

Tout en se hâtant, soit que la table d'hôte les réclamât ou que la perspective du dîner à préparer secouât leur nonchalance, les derniers baigneurs s'apprêtaient à prendre la côte menant au bourg entre une double haie de villas enfouies sous la verdure, quand un cri, une sorte de hurlement immobilisa tout le monde :

— Au secours ! au secours ! on a tué mon oncle !

Dans l'air pur et doux du crépuscule qui tombait, ce cri avait résonné, appel de terreur indicible dominant le bruit monotone et lourd de la marée montante.

Les gens se regardèrent, hésitants, quand une silhouette, sortant apparemment d'une des villas d'alentour, apparut sur la route qui mène à Granville. Vêtue d'une jupe blanche et d'un chandail marine, les cheveux au vent, une jeune fille accourait en levant les bras, tandis qu'elle répétait son cri angoissé.

Les enfants avaient rejoint leurs mères qui se regardaient ahuries et perplexes ; questions et réponses s'entrecroisaient :

— Qui est-ce ?

— Ce n'est pas possible... C'est la nièce de M. Leclerc !

M. Dubosc, un vieux peintre dont la villa se dressait au haut de la côte, se tourna vers sa belle-fille qui l'accompagnait :

— Malou, remonte avec les petits... fais servir le dîner, je vais voir ce que c'est et je reviens... Si je tarde, mangez sans moi !

Plantant là tout le monde, d'un pas alerte, le peintre se dirigea vers la jeune fille qui, essoufflée, accourait vers lui.

« C'est bien la petite Francette Leclerc, grommela-t-il, mais que diable peut-il bien se passer ? »

Le visage exsangue et bouleversé, les yeux hagards, la jeune fille hoqueta en l'abordant :

— Monsieur Dubosc... Monsieur Dubosc... c'est affreux... mon oncle a été assassiné !

L'homme se sentit pâlir, il prit la jeune fille par le bras et, lui faisant faire demi-tour, il l'obligea à revenir sur ses pas :

— Voyons, voyons, ne vous affolez pas, Francette ; qu'est-il arrivé ?

Passant la main sur son front, d'un air égaré, Francette Leclerc balbutia :

— C'est horrible... un jour pareil... tout est contre moi... si j'avais su... Ah ! monsieur Dubosc... c'est épouvantable !

— Allons, mon enfant, un peu de calme, ne vous mettez pas dans un état pareil... expliquez-moi un peu...

— Je ne sais pas... je ne sais pas... c'est affreux !

Marchant d'un bon pas, ils eurent vite atteint la grille de la propriété qui, un peu isolée, était une des dernières maisons de Carolles-Plage, sur la route menant à Jullouville.

Près de la grille d'entrée, une large plaque de marbre noir sur laquelle était inscrit en lettres d'or : *Villa des Iris*, s'étalait au-dessus de la sonnette.

Francette le suivant, M. Dubosc traversa la pelouse, gravit les marches du perron et pénétra dans le vestibule de la villa.

Francette désigna sur la gauche, la première porte béante sur la pièce à demi obscure :

— C'est là... là... dans son bureau...

L'heure tardive (il pouvait être près de huit heures) et les persiennes mi-closes ne laissaient pénétrer que peu de lumière dans le bureau. Pourtant, dès le seuil, M. Dubosc remarqua un certain désordre : les tiroirs de la lourde table étaient tirés, le fauteuil renversé, et près du coffre-fort ouvert, M. Leclerc gisait sans connaissance, le front barré d'une plaie dont le sang s'écoulait.

Francette poussa un gémissement, tandis que le peintre se précipitait vers le rentier. Rapidement il lui souleva la tête et posa la main sur sa poitrine : il eut un soupir de soulagement.

— Mais, voyons, Francette, votre oncle n'est pas mort ; son cœur bat, faiblement peut-être, mais fichtre ! il est vivant... bien vivant... Vite, un peu d'eau vinaigrée... de l'éther... des sels... de l'ammoniaque... Mais où est Sidonie ?...

La jeune fille sembla s'éveiller d'un cauchemar :

— Sidonie... heu... heu... Sidonie... mais elle est partie à Avranches depuis ce matin... elle ne va pas tarder à rentrer, du reste... Mais il faudrait un médecin... mon Dieu !

## ROMAN COMPLET

## PAR

## SUZY MATHIS

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres.

— Oui, Francette, vite, courez chez le docteur Autier, et ramenez-le sans tarder... du reste, voilà Sidonie, elle va m'aider à soigner votre oncle !

Un châle en pointe croisée sur sa poitrine, un grand cabas noir, rempli de paquets, au bras, la vieille bonne restait pétrifiée dans l'encadrement de la porte du bureau. Francette la bouscula et disparut en courant.

— Vite, Sidonie, aidez-moi, lui dit rudement le peintre. Apportez-moi un oreiller que je glisserai sous sa tête !

Quelques secondes après, le médecin s'agenouillait près du malade. Le souffle court, la bouche entr'ouverte, les yeux clos, il semblait râler.

— Hé bien ? questionna anxieusement M. Dubosc.

Le docteur fit la moue :

— Fittt... pas bien joli... congestion cérébrale... M. Leclerc était un homme très sanguin, très violent... il a eu une forte émotion... une violente colère... ce qui a déterminé l'attaque !

— Et l'agression ?

— Je ne crois pas, je ne vois pas de traces de lutte, en tombant il s'est blessé contre l'angle du bureau... le choc a été rude... Que s'est-il passé ?...

— Je n'en sais pas plus que vous, mon cher Autier ; nous montions dîner à la villa avec Malou et les enfants, quand Francette a crié au secours sur la route... et je suis accouru ; M. Leclerc était là, seul, depuis Sidonie est arrivée d'Avranches, paraît-il...

— Et Francette revenait, m'a-t-elle dit, de Granville en bicyclette... en ouvrant la porte du bureau elle a perçu son oncle et s'est enfuie, épouvantée.

Son front têtu plissé de rides, la vieille Normande regardait son maître tout en jetant des coups d'œil furtifs de tous côtés. Le tremblement de ses lèvres et de ses mains noueuses décelaient seul l'émotion violente qui était en elle et que son visage impassible ne trahissait pas.

Elle avait à peine disparu que le docteur Autier haussa les épaules :

— Je préfère faire transporter Leclerc à la clinique, il y sera mieux soigné que chez lui, avec cette vieille Sidonie... Du reste, je ne crois pas que la petite fasse bon ménage avec la bonne : jalousies de femme, car Sidonie est depuis près de vingt-huit ans au service de M. Leclerc et quand celui-ci, après la mort de son frère, a recueilli sa nièce, il y a deux ans, ça n'a pas été tout seul... Un brave homme dans le fond... mais exigeant et volontaire !

— Vous le connaissez depuis longtemps, docteur ?

— Depuis toujours, si je peux dire, car mon père était établi à Avranches et nos familles se connaissaient. Les Leclerc avaient une usine et Antoine, qui en avait pris la direction à la mort de son père, s'est retiré ici avec une jolie fortune !

Tout en parlant le docteur avait donné quelques soins au malade qui restait dans une sorte de torpeur.

Francette entra doucement dans le bureau :

— J'ai téléphoné à Avranches, l'ambulance sera là dans un quart d'heure, vingt minutes au plus tard... Comment va mon oncle, docteur ?

— Je ne peux me prononcer, mon enfant, c'est une congestion cérébrale, il y a de grandes chances qu'il fasse une paralysie du côté droit... J'espère que nous pourrons l'en sortir, du reste je l'accompagnerai à Avranches pour l'installer à la clinique... Restez un peu près de lui...

D'un tacite accord, laissant M. Leclerc sous la garde de sa nièce, le docteur et le peintre descendirent dans le jardin. Renouant la conversation interrompue, le peintre interrogea :

— M. Leclerc est un célibataire endurci, n'est-ce pas ?

— Le docteur hocha la tête :

— Oui, il n'a jamais voulu se marier... Amour contrarié de jeune homme, disens les uns... Caractère trop emporté et violent, disent les autres... Quoi qu'il en soit, il vivait heureux, en vieux garçon autoritaire et un peu égoïste !

— Mais Francette ?

— C'est la fille de son jeune frère. Sa mère est morte, elle avait environ sept ans. Elevée par son père qui l'adorait, cette petite n'a pas eu une jeunesse très heureuse, car Roger, le cadet des Leclerc, était joueur et dépensier. Il avait dilapidé sa fortune assez vite et Francette dut vivre avec une existence de nomade, traînant de villes d'eaux en villes d'eaux, de casino en casino. Elle en a du reste gardé un caractère un peu fermé et farouche, se livrant très peu, cachant au fond d'elle-même ses ennuis et sa souffrance. Je ne sais pas si elle aime beaucoup son oncle, car Antoine fut très dur avec son frère et ne lui pardonna jamais ni son mariage, ni sa ruine. Les deux frères eurent plusieurs fois des entrevues pénibles ; mais Antoine fut toujours inflexible sur la question argent. Francette est sa seule héritière, mais je ne crois pas qu'il lui mène la vie douce : tout en étant un brave homme, c'est un vieil autoritaire, mon ami Antoine !

Les deux hommes avaient franchi la pelouse et inspectèrent la route du côté de l'hôtel du Casino. Descendant la côte du bourg, une voiture arrivait à toute allure.

— Tenez, fit le peintre en la désignant, voici l'ambulance.

Quelques secondes après, elle stoppait devant la grille de la villa.

— Je crains bien, murmura le docteur en revenant vers le perron, accompagné du peintre, de l'infirmière et des deux aides portant la civière, que mon ami Leclerc ne s'en tire pas si facilement... A propos, Dubosc, je vais vous demander de prévenir la gendarmerie de Sartilly de ce qui s'est passé et surtout recommandez-bien à Sidonie et à Francette qu'elles ne touchent absolument à rien avant l'arrivée des autorités ; le substitut d'Avranches va sans doute venir demain avec le greffier recevoir leur déposition...

III

NEUF heures avaient à peine sonné que le *car* qui fait le service de Granville à Avranches déposait à Carolles-Plage l'escouade de journalistes arrivés à Granville par le rapide de 5 h. 50. Ils avançaient séparément ou groupés par affinités. L'un d'eux, gros rougeaud, soufflant comme un phoque, gémissait toutes les cinq minutes :

— Malheur ! quel voyage fatigant ! Juste le soir où je devais faire un bon dîner avec des copains...

Un des journalistes, jeune homme mince, au visage énergique quoique un peu moqueur, leva les épaules, excédé :

— Ecoutez, Lebas, changez de chanson ! Fallait pas venir, mon vieux, si cela ne vous plaisait pas... Et vous avez toute la journée pour faire votre article... Moi, il me faut deux cents lignes pour onze heures !

Lebas regarda son collègue avec pitié :

— Mon article ! mon article !... Ah ! vous êtes jeune, mon pauvre Surot !... Comme si nous allions trouver de quoi faire un papier sensationnel ! Il y aura ce soir deux jours qu'on a trouvé ce type devant son coffre-fort vide et l'enquête piétine sur place... Le mystère de Carolles-Plage ! C'est beau comme titre, mais c'est tout ! Ce soir ou demain, nous allons repartir sans être plus avancé... ça nous aurait fait faire une petite promenade en chemin de fer, voilà tout !...

— Sans compter que le paysage vaut la peine d'être vu, décréta le jeune Surot en regardant autour de lui... Que ne suis-je un peintre ou un poète pour fixer ce charmant paysage sur ma toile ou le chanter dans mes vers... Mais, où vont les camarades ?

— Au travail, pardi ! Au lieu de penser aux feuillages d'automne ils pensent à leur papier, que vous semblez oublier quelque peu, mon cher Surot, avec votre lyrisme ! Tiens, cette villa un peu isolée sur la route doit être la fameuse villa des Iris... Hé ! hé ! dites donc, Surot, j'en ferais bien mon ordinaire !

Quittant à regret la vue des rochers, le jeune journaliste examina la villa dont on apercevait la façade inondée de soleil.

— Je comprends que ce vol ait fait quelque bruit, soupira Lebas, car ce rentier célibataire devait avoir son coffrefort bien garni...

Marc Surot allait répondre par une plaisanterie quand la grille près de la-

quelle ils arrivaient s'entr'ouvrit et une jeune fille parut. Sans faire attention à ces hommes qui, visiblement, venaient à la villa, lointaine, préoccupée, elle passa près d'eux, et, tournant le dos à la route du bourg, elle se dirigea vers Jullouville.

— Jolie fille... sifflota Robert Mièvre, journaliste au visage de fouine, le grand concurrent de Marc Surot.

— Nous ferions mieux d'essayer de joindre la nièce du bonhomme et de la faire parler, riposta l'un d'eux. Si on commence à perdre du temps à considérer les beautés du pays, nous serons frais au téléphone tout à l'heure !

Et, repris par le devoir professionnel, les jeunes gens attendirent fiévreusement que l'on vînt ouvrir la grille de la villa où Lebas venait de sonner.

La vieille Sidonie traversa la pelouse et demanda en les regardant d'un air méfiant :

— Qu'est-ce que ça serait que vous voudriez ?

Lebas se fit le porte-parole du groupe :

— Nous nous excusons, mademoiselle, mais nous aurions voulu voir la nièce de M. Leclerc ?

— Mlle Francette ?... Elle est sortie à l'instant faire des courses... Elle est partie téléphoner à Avranches pour avoir des renseignements sur la santé de Monsieur. Ah ! malheur... depuis deux ans, on peut dire que tout va mal !

— Depuis deux ans ?... Pourquoi depuis deux ans ? susurra Mièvre.

La vieille bonne lui lança un coup d'œil soupçonneux :

— Je ne dis pas deux ans pour dire une date, mais je m'rends compte que depuis quéque temps nous avons des embêtements et que celui-là l'est pour ainsi dire le dernier des derniers... et dire qu'on lui a tout pris dans son coffre-fort ! L'argent qu'il avait touché l'avant-veille et une grosse somme qu'il devait porter à sa banque... des titres en papier, des bijoux... Ah ! malheur ! ça a été vite fait !

— Mais à combien se monte le vol ?... Qu'en dit M. Leclerc ? demanda Lebas.

— Le pauvre homme, gémit la Normande, les lèvres serrées, il n'a pas encore retrouvé son bon sens et n'a pu encore parler... on ne sait rien de rien ! On ne peut même point y aller ! C'est pour cela que Mademoiselle est allée au téléphone, pour demander des nouvelles à la clinique !

Les journalistes étaient restés derrière la grille que la bonne ne se décidait pas à ouvrir.

Devait-elle les renvoyer sans plus de façon ? Un coup d'œil lui suffit pour comprendre que ces messieurs les journalistes n'étaient pas hommes à lâcher prise si facilement en abandonnant le champ de bataille au moindre mot.

Voyant ces indiscrets attendre avec obstination sur la route, Sidonie prit une grande résolution : elle ouvrit la grille devant le groupe en disant :

— J'sais point grand'chose... j'étais point là... naturellement, quand ça s'est passé, mais si vous voulez entrer en attendant que Mademoiselle elle revienne, je ne vous en empêche point... Mademoiselle vous parlera si elle veut !

Les journalistes acquiescèrent et entrèrent dans le jardin, à l'exception de Marc Surot qui s'écria :

— Zut... je n'ai plus de cigarettes... excusez-moi, je vais en chercher et je reviens dans cinq minutes !

Et, tandis que la grille se refermait sur ses camarades, il s'éloigna en sifflotant, les mains dans les poches, pendant que les curieux déçus s'éloignaient.

Au bout d'un instant, le jeune journaliste, toujours sifflotant, fit rapidement demi-tour et revint sur ses pas. Faisant un léger détour pour ne pas être aperçu de la villa, il se dirigea vers la poste sur la route de Jullouville.

A dix kilomètres de Granville, la pointe de Carolles, falaises et amas de rochers s'avançant dans la mer, marque la fin de la baie, immense plage de sable bordée de villas qui forment, lorsque l'on vient de Carolles, les stations de Jullouville, puis celle de Saint-Pair, à peine distantes les unes des autres de quelques kilomètres et qui sont comme un faubourg lointain et prolongé de Granville.

Après la pointe de Carolles et le ravissant val du Lude, chaos de falaises éboulées et de rochers où serpente le ruisseau, s'ouvre le baie du mont Saint-Michel dont on aperçoit la silhouette bien connue, assise au milieu des sables et que domine, comme un phare, l'archange d'or.

Le reporter avait à peine fait quelques mètres qu'il aperçut la jeune fille sortir de la poste. Il hâta le pas et, lorsqu'il fut devant elle, il s'arrêta et se découvrit.

— Je vous prie de m'excuser, mademoiselle, mais c'est bien à la nièce de M. Leclerc que j'ai l'honneur de parler ?

Francette Leclerc s'arrêta, hostile, et toisa l'inconnu. En son for intérieur, Marc Surot ne put s'empêcher de la trouver charmante. Ses boucles blondes rejetées en arrière et maintenues autour de la tête par un ruban bleu lavande, du même ton que sa robe, lui donnaient un air enfantin, très *american girl* qui lui allait à ravir ; mais le visage menu, éclairé par de grands yeux bleus clairs, ombragés de cils bruns, faits pour la joie et la gaieté, étaient empreints d'une gravité et d'une tristesse qui étonnaient dans un visage si jeune. Dans l'éclat des yeux, la fermeté du regard, on sentait une volonté farouche, une sorte d'orgueil blessé et, bien que son visage portât les traces d'une longue nuit d'insomnie, que ses yeux fussent rougis par les larmes, on avait dès l'abord la sensation très nette, qu'à aucun prix la nièce de M. Leclerc ne voulait qu'on la plaigne ou qu'on la console. Et ce fut cette première impression qui déplut profondément à Marc Surot.

Vexé, il pensa :

— Fichtre, cette jeune personne n'a pas l'air commode !

Et il lui en voulut car, sans la connaître, il s'était découvert une sympathie apitoyée pour cette petite nièce orpheline trouvant son oncle à demi assassiné... et il était affreusement déçu de voir que cette jeune personne ne semblait nullement accessible à cette pitié affectueuse qu'il était tout prêt à lui offrir !

Au bout d'un instant, d'une voix calme, un peu sèche, elle répondit :

— En effet, monsieur, je suis Mlle Leclerc... A qui ai-je le plaisir ?

Marc Surot balbutia :

— Je... je... m'excuse encore... mademoiselle, je suis Marc Surot, journaliste envoyé spécial du journal...

Francette soupira, excédée :

— Journaliste... je m'en doutais et c'était sans doute des confrères qui vous accompagnaient au moment où je suis sortie de la ville ?

— Oui, parfaitement, nous sommes arrivés à Granville ce matin. Là, on n'a pu nous donner aucun renseignement, nous avons dû nous faire conduire à la gendarmerie de Sartilly où nous avons eu quelques détails. Il paraît que c'est le parquet d'Avranches qui est chargé de l'instruction de l'affaire...

— Mes félicitations, vous êtes déjà très bien renseigné, monsieur, et en très peu de temps si vous êtes arrivé au train de 6 h. 50... Je me demande maintenant ce que vous et vos collègues désirez savoir de plus ?

— Mais des détails... mademoiselle !... des détails !... Songez qu'à midi au plus tard il me faudra téléphoner à Paris, au journal des détails sur le « mystère de Carolles-Plage ». Il ne s'agit plus du fait divers banal, nos lecteurs attendent des révélations sensationnelles... Songez, mademoiselle, qu'il y va de mon avenir de journaliste !

— Hé bien, monsieur, lui répondit la jeune fille en faisant mine de continuer son chemin, ce n'est certainement pas avec le « mystère de Carolles-Plage » que votre carrière sera couronnée, car je ne peux rien vous apprendre de plus que ce que j'ai dit hier après-midi aux gendarmes et qui a été consigné sur le premier procès-verbal.

Marc Surot prit un air dédaigneux :

— Que vous êtes rentrée entre 19 h. 30 et 20 heures à la villa de votre oncle, revenant à bicyclette de Granville où vous étiez partie de très bonne heure, au début de l'après-midi, faire quelques courses...

— Parfaitement !

— Et, qu'en rentrant dans la villa, vous aviez aperçu votre oncle allongé dans son bureau, le visage ensanglanté : le fauteuil était renversé, les deux tiroirs ouverts ainsi que le coffre-fort... mais à part cela, aucune trace de lutte dans le bureau... aucune trace de lutte... je tiens à ce détail essentiel... c'est alors que vous êtes ressortie sur la route en appelant au secours ; un certain M. Dubosc qui remontait au bourg est arrivé, suivi de votre bonne Mlle Sidonie qui était partie depuis le matin à Avranches et rentrait avec ses provisions, et enfin du docteur Autier que vous êtes allée chercher et qui a fait transporter votre oncle dans une clinique avranchinaise, où vous venez de téléphoner... Je m'excuse encore... Comment va M. votre oncle, mademoiselle ? Notre métier a des exigences qu'il faut pardonner !...

La jeune fille haussa les épaules, énervée par ce verbiage :

— Il est toujours dans le même état... il a une congestion cérébrale... pourvu qu'il n'y ait pas de complications !... Mais encore une fois toutes mes félicitations, monsieur, vous êtes un excellent journaliste, je n'en doute pas, doublé d'un policier en herbe !

— Policier !... Ah ! mademoiselle ! ne vous moquez pas ! Mon rêve eût été d'être détective... c'est pourquoi je trouve ce fait divers passionnant : un vol suivi d'agression ou agression suivie de vol... c'est à débattre... Quel beau sujet ! Et le voleur inconnu disparaissant sans laisser aucune trace... volatilisé !... Mais c'est magnifique ! Pensez donc, mademoiselle... une affaire policière de tout premier ordre ! Ma carrière, vous dis-je... un papier sensationnel. Ah ! j'y réussis ou j'y perds mon nom !

— En attendant, monsieur, répliqua sèchement Francette Leclerc, je vous prierai de dire à vos camarades de bien vouloir m'épargner leurs questions... leur conciliabule avec Sidonie n'a que trop duré.

Au moment où Francette sonnait à la grille de la villa, brusquement, Marc Surot lui prit le bras :

— Pardon... les serrures ont été réparées depuis lundi soir ?

— Quelles serrures ?

— Celles de la grille et de la porte d'entrée... car je vois que vous avez l'habitude de tenir vos portes fermées.

— Mais, monsieur, je ne comprends pas, elles n'ont jamais été abîmées !

Marc Surot fit entendre un sifflement admiratif :

— Premier point... Eh bien, mademoiselle, le voleur de votre oncle était connu de lui, car c'est lui qui est venu lui ouvrir et l'a introduit dans la maison... très intéressant... ça suffit pour aujourd'hui, il ne faut pas trop de révélations d'un coup, ça gâterait le mé-

tier... maintenant j'ai mon papier à téléphoner !

Sidonie traversait la pelouse, regardant d'un œil inquisiteur le journaliste et la jeune fille... Marc Surot ajouta, narquois :

— Je m'excuse encore, mademoiselle, de mon indiscrétion, mais mes camarades et moi ne vous importuneront pas plus longtemps... Quant à nous, j'espère que nous aurons le plaisir de nous revoir bientôt !

Comme les journalistes, du haut du perron, la regardaient, quelque peu ahuris de le voir arriver en compagnie de celle qu'ils attendaient, il cria de l'entrée du jardin :

— Mes chers confrères, je crois que notre devoir est de laisser en paix Mademoiselle, qui ne désire pas nous faire de communication !... Et maintenant, la visite est terminée !

Montrant la grille, à la façon d'un guide, moqueur, il termina :

— Messieurs, voici la sortie !

IV

En sortant de la clinique, Francette se dirigea vers le Palais de Justice. Indifférente aux gens qui la croisaient, elle allait comme une automate le long des rues. Il lui semblait que les gens et les choses lui étaient hostiles. Traversant la place d'Estouteville, elle alla vers le Palais de Justice et gravit les marches sans jeter un regard au jardin de l'Archevêché, doré de lumière et de soleil.

Après s'être renseignée près du portier, elle se dirigea vers le cabinet du juge d'instruction qui l'avait convoquée pour trois heures et demie.

Les couleurs étaient désertes ; après le jour lumineux de l'extérieur, la demi-obscurité, l'atmosphère fade, humide l'impressionnèrent désagréablement, et elle eut comme une défaillance.

Un garde, après avoir pris sa convocation, la fit asseoir sur une banquette dans le couloir. Le temps s'écoula. Combien de secondes, combien de minutes, Francette n'en avait aucune notion. Elle ne pensait plus. Une angoisse était en elle, comme le pressentiment de quelque chose à quoi elle n'échapperait pas... et c'est pour cela qu'elle concentrait toute son énergie, pour mieux se défendre contre ce danger inconnu qui rôdait autour d'elle... Elle ne pouvait attendre de secours de personne, et il lui fallait lutter, lutter.

Le garde en la faisant entrer dans le cabinet du juge la fit revenir à la réalité.

— Je vous ai convoquée, aujourd'hui, mademoiselle, car j'ai différentes questions à vous poser... il me faudrait éclaircir certains points restés assez obscurs lors de votre première déposition... Cette enquête n'avance pas et dans l'incapacité qu'est votre oncle de dire une parole ou de faire un geste pour iden-

tifier son agresseur, nous ne devons nous en remettre qu'à nous-mêmes.

Assise dans un fauteuil, en pleine lumière, en face du magistrat, Francette inclina la tête.

Elle portait un chapeau de paille noire à grands bords qui, posé sur un côté de sa tête, ombrageait son visage, pas assez pourtant pour qu'on ne puisse en saisir toutes les expressions.

Ses narines palpitèrent un instant, signe d'une grande émotion, mais d'une voix nette et claire elle répondit :

— Je vous écoute, monsieur le président, et je suis prête à répondre à toutes les questions que vous voudrez bien me poser...

— Parfait... greffier, prenez note...

Assis à un petit bureau, le greffier, homme maigre et incolore, écrivait, levant de temps en temps la tête pour lancer à Francette un regard soupçonneux.

Le juge assujettit ses lunettes, étala devant lui divers papiers, y jeta un coup d'œil et, caressant le menton, commença :

— Je suis au courant de toutes les dépositions, mais je voudrais savoir et préciser un détail... Vous êtes bien partie de la villa au début de l'après-midi ?

— Oui, monsieur le président.

— A quelle heure ?

— De très bonne heure, nous avons mangé très rapidement, mon oncle et moi. Comme Sidonie était à Avranches, j'ai servi moi-même à midi le déjeuner qu'elle avait préparé ; mon oncle a pris son café, j'ai mis un peu d'ordre dans la cuisine et je suis partie... il était... une heure un quart, une heure et demie peut-être !...

— Et que vous a dit votre oncle ? Réfléchissez...

— Rien, je lui ai dit au revoir, et je suis partie...

— Vous l'avez embrassé ?

— Oh ! non ! cela nous arrivait très rarement, mon oncle avait horreur qu'on l'embrasse.

— Est-ce tout ?

— C'est-à-dire que mon oncle n'était pas content que j'aille à Granville... il était assez nerveux depuis quelques jours, mais j'ai passé outre !

— Vous avez fermé les portes en vous en allant ?

— Oui, j'ai claqué la porte du vestibule et la grille d'entrée qu'on peut ouvrir du dehors, mais c'est un moyen qu'il faut connaître !

Le juge se tourna vers le greffier :

— Notez, n'est-ce pas, que mademoiselle a claqué la porte du vestibule et de la grille d'entrée... mais qu'on peut ouvrir cette dernière du dehors... Et puis ? continua-t-il.

— J'ai pris ma bicyclette et je suis partie.

— Il était environ une heure un quart... une heure et demie... vous avez dû arriver à Granville vers deux heures... deux heures un quart ?

La jeune fille eut un geste d'ignorance qu'elle accentua quand le juge lui demanda :

— Et vers quelle heure êtes-vous partie de Granville ?

— Je ne sais pas... sept heures... peut-être plus...

— Hum... hum... vous marchez vite, et si vous étiez à la villa vers huit heures, vous devez être partie de Granville vers sept heures un quart... sept heures et demie au plus tard... Dites-moi, mademoiselle Leclerc, qu'avez-vous fait de deux heures un quart à sept heures un quart à Granville ?

La jeune fille releva la tête et regarda le magistrat bien en face, comme pour le scruter :

— Mais, monsieur, j'ai fait des courses !

— Quelles courses ? Vous devez vous souvenir des endroits où vous êtes allée ? Pouvez-vous nous donner votre emploi du temps de la journée de lundi... Voyons, réfléchissez ?

Une terreur indicible passa dans les yeux de Francette tandis qu'une angoisse crispa son visage.

— Mais, monsieur... je ne sais plus... avec tous ces événements ! J'avais de la laine à réassortir... je suis allée dans les magasins... aux Dames de France... chez... chez... je ne sais plus !

— Voyons, calmez-vous, entre deux heures un quart et sept heures un quart, cela fait cinq heures... vous étiez à bicyclette... l'avez-vous laissée quelque part, car je ne pense pas que vous vous êtes promenée toute la journée dans les magasins votre machine à la main ?

Francette Leclerc devint livide.

— Ah ! c'est l'emploi exact de mon après-midi que vous voulez savoir... Mais, monsieur le président, je... je ne me souviens plus exactement !

Un coude appuyé sur son bureau, la tête dans la paume de la main, le juge regardait la jeune fille avec insistance :

— Voyons... nous sommes jeudi... vous étiez lundi à Granville, depuis quatre jours vous n'avez certainement pas oublié ce que vous avez fait... Où avez-vous laissé votre bicyclette ?

— Au Garage Moderne, route de Coutances, en allant à la plage...

— C'est-à-dire vers deux heures, si vous êtes partie si tôt de Carolles... notez, greffier... et ensuite, qu'avez-vous fait ?

— Je suis allée me promener sur le plat gousset... devant le casino... je suis allée jusqu'au Normandy... puis j'ai fait quelques courses.

— Lesquelles ? Voyons, rappelez-vous, mon enfant. C'est très important, car je dois vérifier l'emploi du temps des personnes qui ont approché votre oncle la veille et le jour de l'agression. Je sais que le dimanche, la veille, Sidonie est allée au bourg, à la messe de six heures ; que vous êtes allée à dix heures moins le quart chercher Mme Dubosc, la belle-fille du peintre, pour aller à l'église... que vous êtes redescendue ensemble avec les enfants et que vous avez passé votre après-midi à tailler du linge pendant que Sidonie faisait avec votre oncle des parties de jacquet... votre oncle était même un peu souffrant et vous vous êtes tous couchés de bonne heure sans être sortis de la journée... Est-ce exact ?

Un peu surprise, Francette inclina la tête :

— Tout à fait exact, monsieur le président !

— Bien, voici pour le dimanche... Le lundi, Sidonie part pour Avranches, vous restez à la villa avec votre oncle, la matinée se passe... Etes-vous sortie lundi matin ?

— Non, monsieur le président.

— Bien. Vous déjeunez avec M. Leclerc et vous partez vers une heure un quart, une heure et demie pour Granville... En arrivant, vous déposez votre bicyclette au Garage Moderne, vous vous promenez sur le plat-gousset, devant le Casino, l'hôtel Normandy... et ensuite, il peut être trois heures... trois heures et demie... que faites-vous alors, voyons ?

Les traits crispés, la jeune fille semblait à bout de forces.

— Je suis allée rue Lecampion chez les demoiselles Riquier pour examiner des teintes de laine, puis je suis allée aux Dames de France ; après avoir parcouru un ou deux rayons, je n'ai pas trouvé ce que je désirais, et je suis repartie...

— A quels rayons êtes-vous allée ?

— A la soierie, je voulais du crêpe de Chine rose.

— Une vendeuse pourrait-elle vous reconnaître ?

— Je ne crois pas, j'ai regardé les prix, je n'ai rien demandé.

— Et ensuite ?...

— Ensuite, je suis allée Cours Jonville... puis je me suis assise sur la plage... j'étais un peu fatiguée, j'ai repris ma bicyclette vers sept heures au garage et je suis revenue tout doucement à Carolles... c'est tout !

Malgré tous ses efforts pour rester impassible, la jeune fille ne pouvait retenir un mouvement fébrile qui consistait à pétrir son mouchoir entre ses doigts. Ce geste n'échappa pas au magistrat. Doucement, trop doucement peut-être, il demanda :

— C'est bien ainsi ? Nous sommes bien d'accord ?

Francette inclina la tête.

— Quand vous êtes rentrée à la villa la grille était fermée ?

— Oui, mais je l'ai ouverte facilement, comme Sidonie, comme mon on-

*(Lire la suite page 31)*



La plupart des grands acteurs du cinéma américain, même ceux qui étaient déjà avantageusement connus en Europe, ont eu des débuts difficiles à Hollywood. Henry Fonda a eu, lui, une carrière relativement facile. Ses interprétations parfaites, l'intensité de son jeu, en ont vite fait l'un des acteurs les plus admirés d'Hollywood. Et sa carrière ne fait que commencer sur le continent américain.

## HENRY FONDA

# VOYEZ CE QUE A FAIT DE L'INAMOVIBLE PANTALON !

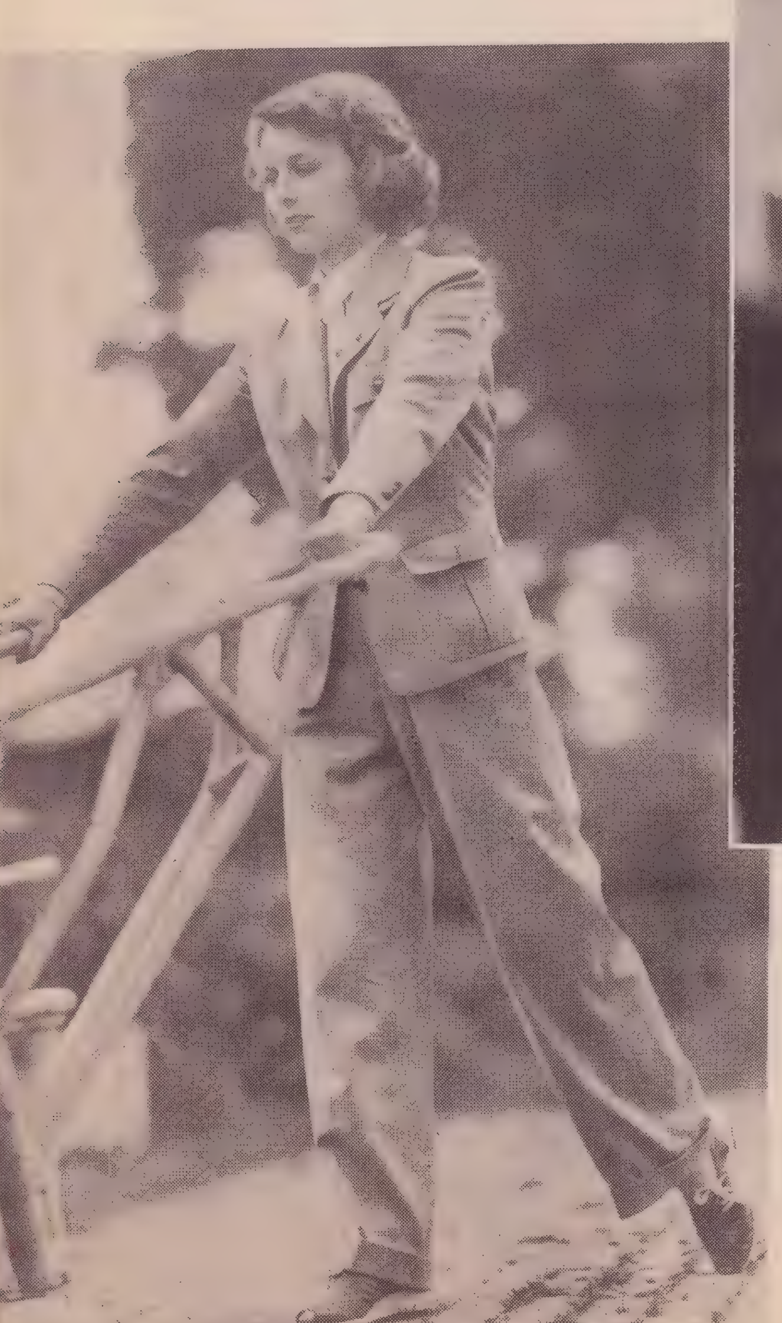


# HOLLYWOOD

Pendant des décades, le pantalon était resté inamovible. Tant qu'il resta vêtement masculin. Mais, depuis que la femme " porte la culotte ", l'homme a beau s'obstiner à toujours porter le pantalon, ce n'est plus lui qui en dicte la mode. Le pantalon est maintenant tout ce qu'on veut, depuis le pantalon-jupe jusqu'au pantalon-robe-du-soir.

Et surtout depuis que les étoiles de Hollywood ont adopté ce vêtement ci-devant masculin ! Capitale du cinéma, Hollywood s'attribue aussi volontiers le titre de " capitale de la mode ". On voit ici quelques-unes des mille et une formes que Hollywood a données à l'antique pantalon.

... MARGARET SULLAVAN (à droite) tient à rester toujours féminine : ce qu'elle porte ci-contre n'a de pantalon que le nom ; c'est un ample pantalon de soie, sans pli, sans rebord. Quand elle décide de se déguiser en homme, comme ci-dessous, Margaret revêt alors un véritable complet : elle n'en reste que plus féminine.



... Dans la page de gauche, on voit ce que DIANA LEWIS entend par pantalon sport. Puis JUDITH BARRETT modèle le dernier cri en fait de pantalon : le pantalon robe-du-soir !

... A l'extrême gauche : ce n'est pas un pyjama que porte NANCY KELLY ; c'est tout simplement un ensemble de plage. Au-dessus, NARIS NIXON (à gauche) et MARY HUTCHINSON ont toutes deux des conceptions différentes du " pantalon de camping ".



Très grand, très simple, le geste rare, Cary Grant est le prototype de l'Américain de la meilleure société. Parvenu assez rapidement à la renommée, il est l'un des rares jeunes premiers d'Hollywood qui ait connu une popularité à peu près constante.

## CARY GRANT

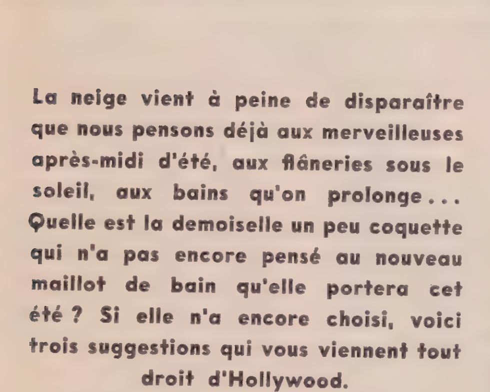


# LUCILLE BALL

On peut être très bon acteur et ne pas pouvoir interpréter à l'écran plus qu'une ou deux sortes de caractères. Lucille Ball est tout le contraire de ceci : elle est douée d'une telle versatilité de traits qu'elle peut devenir à volonté ingénue ou femme fatale ou quoi que ce soit qu'on veuille lui faire interpréter. A l'intention du photographe, elle joue ici les *glamour girls* . . .

# BIENTÔT...

## CE SERA NOTRE TOUR !


**La neige vient à peine de disparaître que nous pensons déjà aux merveilleuses après-midi d'été, aux flâneries sous le soleil, aux bains qu'on prolonge... Quelle est la demoiselle un peu coquette qui n'a pas encore pensé au nouveau maillot de bain qu'elle portera cet été ? Si elle n'a encore choisi, voici trois suggestions qui vous viennent tout droit d'Hollywood.**

A Hollywood, on s'est baigné tout l'hiver... Est un sort tellement enviable ? on ne connaît pas là-bas cette intensité de joie qu'apporte le printemps aux habitants des pays froids. Voici trois modèles de maillots de bain présentés à Hollywood cet hiver : LINDA HAYES présente (haut) une nouvelle interprétation du classique « tout blanc », et (centre) un deuxième modèle tout à fait nouveau, inspiré des « stars and stripes » du drapeau américain ; au bas, JOAN LESLIE vous présente un nouveau deux-pièces. On le voit, le rayé est, cette année, à la mode.

# LE MYSTERE DE CAROLLES-PLAGE

*(Suite de la page 24)*

cle l'ouvrait lorsqu'ils n'avaient pas la clé !

— Et la porte du vestibule ?

— Elle était ouverte et je l'avais fermée moi-même en partant, car mon oncle était alors installé devant son bureau où il écrivait.

— Et vous l'avez trouvée ouverte en entrant ?

Francette hésita un instant :

— Oui, elle était entr'ouverte ainsi que la porte du bureau de mon oncle, comme si l'on était parti précipitamment !

Soucieux, le juge caressait son menton, semblant suivre une idée, puis se décidant brusquement il dit tout à trac :

— Vous n'étiez pas toujours d'accord avec votre oncle ?

Francette eut un haut-le-corps.

— C'est-à-dire que . . .

— Voyons, mon enfant, il faut tout me dire, vous ne viviez pas toujours en bonne intelligence ; il y a eu entre vous des scènes pénibles au sujet de votre maman, de votre papa . . . je sais, ces souvenirs vous sont pénibles . . . Votre oncle vous interdisait formellement de revoir vos parents maternels. Je sais, il était très autoritaire et plutôt dur envers vous . . .

Le long des joues de la jeune fille, deux grosses larmes roulaient lentement, tandis qu'un sourire triste, désabusé, plissait ses lèvres.

— Ah ! monsieur le président, je ne lui en veux pas . . . C'était son caractère, il a toujours eu un cœur inaccessible à la pitié !

— Mais . . . et je vois ceci dans l'interrogatoire de votre bonne Sidonie, vous n'avez pas fait mention de la scène qu'il y a eu entre vous dimanche soir ? Scène, paraît-il, particulièrement violente !

Francette soupira :

— Oui, mon oncle était très emporté, surtout ces temps derniers ; pour un rien, il me faisait des reproches.

— Parce que vous êtes sans fortune, c'est bien cela ?

— C'est vrai, monsieur le président, je suis désolée que mon oncle ait eu cette attaque de congestion, car je l'aime beaucoup, quoi qu'on puisse en penser ! Et je lui pardonne d'avoir été si dur pour l'orpheline qu'il a recueillie !

Tout en écoutant, le juge compulsait des notes, relisait les dépositions.

— Et Sidonie ? interrogea-t-il brusquement.

La jeune fille haussa les épaules.

— Sidonie ? Je ne la crois pas mauvaise femme, elle est extrêmement attachée à mon oncle, car elle est à son service depuis près de trente ans ; très dévouée, elle se considère un peu comme chez elle à la villa.

Le juge semblait perplexe :

— Pour terminer, je vais vous poser une dernière question : les tiroirs du bureau de votre oncle, ouverts sans être fracturés, étaient bouleversés . . . bien, et le coffre-fort, vide d'argent et de titres, était ouvert, la combinaison faite avec le trousseau de clé de votre oncle ; ce qui prouverait que ce serait lui qui l'aurait ouvert de plein gré . . . Selon vous . . . qui pourrait être l'auteur de ce vol ? . . . un familier de la maison ? . . . Qui ? . . .

Effarée, Francette Leclerc regarda son interlocuteur :

— Mais . . . mais . . . monsieur le juge . . . je . . . je ne sais pas . . . je n'ai pas la moindre idée !

— Voyons, la grille a pu être ouverte par une personne au courant, votre oncle la fait entrer dans le hall, puis dans son bureau, ouvre son coffre-fort devant elle . . . Hein ! . . . qu'en pensez-vous ?

Elle ne pensait plus et était incapable de répondre . . . Il lui semblait que cette chose mystérieuse qui allait bouleverser son existence se rapprochait lentement, inéluctablement, et l'enserrait dans un inextricable réseau dont elle ne pourrait s'évader.

Devant son silence, une question tomba, comme une goutte d'eau glacée sur le front d'un patient :

— Vous n'avez rien remarqué en vous en allant . . . et vous n'êtes pas revenue dans l'après-midi ?

— Mais . . . non . . . non . . . monsieur le président !

Rangeant les papiers, comme se parlant à lui-même, négligemment, l'homme de loi ajouta :

— Il est vrai que vous dites être partie vers une heure et demie . . . l'agression, d'après les médecins, aurait été commise entre deux heures et demie et trois heures et demie . . .

Effondrée dans son fauteuil, Francette n'osait comprendre la pensée du magistrat.

— Mais . . . mais . . .

Elle n'en put dire plus . . .

Comme dans un brouillard, elle perçut ces mots :

— Je vous remercie . . . bonnes notes sont prises de vos dépositions . . . si j'ai besoin de vous, je vous convoquerai . . . vérifier les réponses des témoins . . .

Et, sans qu'elle sût comment, elle se retrouva dehors sous la lumière douce de cette fin d'après-midi d'automne, ayant l'impression de vivre un cauchemar.

Francette avait à peine fait quelques pas qu'une voix moqueuse la fit sursauter :

— Hé bien, mademoiselle, je pense que vous aviez beaucoup de choses à

dire au juge d'instruction !... Fichtre ! j'avais eu peur de vous manquer, mais voilà près de deux heures que j'arpente la place !

Marc Surot était devant elle, nu-tête, vêtu d'un chandail et d'un pantalon de flanelle blanche.

— Vous voyez... je fais « bain de mer » moi aussi... le pays est ravissant, et j'ai décidé d'y passer des petites vacances, mes confrères repartent ce soir pour Paris, je serai seul à Carolles... j'espère que nous aurons le plaisir de nous rencontrer quelquefois... je serai enchanté de bavarder avec vous !

A bout de nerfs, Francette se serait confiée à n'importe qui, et cette rencontre lui fut un dérivatif ; sans vouloir se l'avouer, elle était tout heureuse de la présence du jeune journaliste, mais sa verve et son air narquois l'exaspérèrent.

— Pffit ! sifflota-t-il, vous êtes ravissante, mademoiselle, dans ce tailleur à carreaux, mais ce *black and white* fait un peu cérémonieux !... je vous préfère dans votre robe de toile bleu lavande et ce chapeau, seigneur ! enlevez-le vite... vous êtes beaucoup mieux nu-tête... Ah ! mademoiselle Leclerc... vous ne pouvez pas savoir combien je suis heureux d'avoir pu vous joindre... ce n'est pas sans mal, du reste, car j'étais en grande conversation avec votre sympathique Sidonie depuis plus d'une heure, quand elle a fini par me dire que vous étiez convoquée à trois heures et demie chez le juge d'instruction... Heureusement... j'ai pu me débrouiller pour arriver à temps !

— Je pense, monsieur, que vous auriez pu vous dispenser de vous donner tant de mal, car je suis au regret, mais je suis obligée de vous quitter... J'ai laissé ma bicyclette rue Nationale et je désire rentrer au plus tôt à Carolles.

Et, avant que Marc Surot ait pu répondre une mot, elle avait tourné les talons. Il resta un instant indécis, se balançant les mains dans les poches, quand son attention se porta vers un monsieur qui traversait la rue, une serviette de moleskine bourrée de papiers sous le bras. Le jeune homme se précipita vers lui.

— Ce n'est pas possible... le juge Rogelet !... l'ami de papa... quelle chance ce serait ! Décidément le hasard est un dieu pour les détectives amateurs !

A la vue du jeune homme, le magistrat s'était arrêté :

— Mais c'est Marc Surot ! Quelle bonne surprise ! Comment allez-vous, mon jeune ami ? Et votre père... ce cher Surot ?... En vacances ici ? Restez donc dîner avec moi ce soir !...

Marc Surot ne se fit pas prier deux fois, et tout en accompagnant le magistrat, il bénit encore le hasard, dieu des policiers, des journalistes... et des amoureux !

## V

MÂCHONNANT sa pipe, ce qui était chez lui l'indice d'une grave préoccupation, Marc Surot sonna à la grille de la villa des Iris. Quand elle l'aperçut du haut du perron, Sidonie grimaça un sourire et, traversant vivement la pelouse, elle le fit entrer.

— C'est point de chance encore aujourd'hui, vous venez toujours quand Mademoiselle n'est point là. Il y a peut-être cinq minutes qu'elle est partie aux Peupliers, chez la belle-fille de M. Dubosc, elle ne reviendra pas de l'après-midi, mais si vous voulez vous reposer un moment ?

— Vous êtes trop aimable, mademoiselle Sidonie, j'accepte avec plaisir, fit le journaliste en gravissant délibérément le perron et en entrant dans le hall.

Tortillant le bas de son tablier, Sidonie proposa :

— Vous accepterez bien un verre de cidre ? Les débuts d'après-midi, le soleil est encore chaud... ne refusez pas, je trinquerai avec vous !

Réfrénant un fou rire, Marc Surot s'inclina :

— Vous êtes trop aimable, j'accepte avec plaisir.

Il s'installa dans un fauteuil de jonc tressé tandis que Sidonie, disparaissant dans la cuisine, revenait bientôt portant un plateau sur lequel étaient disposés deux verres et une bouteille tout embuée. Le journaliste but avec délices le cidre frais et mousseux...

— Fameux... je n'en avais jamais bu d'aussi bon. Mais je m'excuse, je ne vous retiens pas, au moins ?

— Pour ça non, je suis contente de vous causer un peu, vous savez, depuis que Monsieur n'est plus là, ce n'est point Mademoiselle qui me tient des discours !

— Vous n'êtes pas très bien ensemble ?

La bonne protesta vivement :

— J'dis point cela ! J'dis seulement qu'elle est taciturne : elle n'a jamais beaucoup parlé... mais depuis l'affaire, elle ne dit plus rien !

— Et comment va M. Leclerc ?

— Mademoiselle l'a vu hier en allant chez le juge : il ne se souvient de rien et ne peut point parler, le pauvre, c'est la congestion... mais, interrogea-t-elle soudain inquiète, pensez-vous que cela reviendra ?

— Quoi ?

— Ben, la mémoire... qu'il se souviendra de ce qui s'est passé ?

L'air absent, Marc Surot mâchonna sa pipe un instant :

— Malheureusement non, je ne le crois pas, à moins d'une violente commotion, ce qui est peu probable, et dans ce vol mystérieux, j'ai l'impression qu'on ne retrouvera jamais le coupable !

Les yeux mi-clos, les mains croisées sur ses genoux, Sidonie soupira en branlant la tête :

— Ma Doué ! Ça vaudra peut-être mieux pour tout le monde ! Car il y aura sûrement des choses qu'il vaudrait mieux qu'on ne sache pas... et des choses qui ne seraient point bonnes à raconter !

— Vous, vous en savez plus long que vous ne voulez le dire !

Sidonie leva les bras au ciel :

— Saint Michel ! je ne sais rien de rien, que ce que j'ai dit au juge le mardi ! Faut croire qu'il en avait plus long à demander à Mademoiselle puisqu'il l'a fait revenir hier. J'aime mieux vous dire qu'elle en semble toute bouleversée, la pauvre ! Quand je pense que je faisais toutes mes commissions et celles de Monsieur à Avranches pendant que ça se passait ! Quel malheur ! Si la famille du gardien de l'usine de Monsieur chez lequel j'ai cassé la croûte avait pensé à cela... on n'arrêtait pas de parler du temps où que l'usine était à Monsieur ! Croyez-vous qu'on retrouvera celui qui a fait le coup ?

— Non ! Il a de grandes chances de s'en tirer s'il est prudent : l'argent, même volé, ne laisse pas de traces... Restent les titres, ce ne serait qu'avec eux qu'il pourrait se faire pincer !

— En quoi faisant ?

— En touchant les coupons ou en négociant des valeurs. Comme on en possède la nomenclature et qu'une opposition a été faite, c'est par là que le voleur pourra être pris !

Sidonie ne répondit pas. Les mains croisées sur son tablier elle réfléchissait profondément ; puis brusquement, elle demanda :

— Et alors qu'est-ce qu'on dit dans les journaux ?

— On ne dit plus rien... une histoire chasse l'autre ! Le « Mystère de Carolles-Plage » est tombé dans l'oubli, pour l'instant du moins, et mes confrères ont pris le train pour Paris hier soir Quant à moi, je me suis octroyé quelques jours pour me reposer. Ce que je regrette, c'est de ne pas avoir emporté mon Kodak, j'aurais fait des photos épatantes ! Tenez, je vous aurais photographiée, mademoiselle Sidonie ! je suis certain que vous devez être très photogénique !

La bonne se rengorgea, flattée :

— Je ne sais point si je suis comme vous dites, mais je ne suis point si mal que ça en photo. Dans le temps, Monsieur en faisait beaucoup quand on était à Avranches avec son père et sa mère... avant que Monsieur Roger se marie : il y a de ça plus de vingt ans ! Parce que, voyez-vous, quand j'étais jeune, à quinze ans, je venais aider les bonnes chez Mme Leclerc, puis après j'suis rentrée au service de M. Antoine, j'avais vingt ans... Ah ! ça, je peux dire qu'ils ont été bons pour moi ! mais

ça passe le temps : j'en ai quarante-huit aujourd'hui. C'est point pour me vanter, mais j'étais un beau brin de fille, et propre, et bien... Du reste, Monsieur m'a toujours considérée comme de la maison. Faut dire que ses parents étaient de bien bons maîtres et que je leur suis toute dévouée !

La tournure que prenait la conversation mettait le journaliste au comble de la joie :

— Mais, Sidonie, je suis certaine que vous deviez être une belle fille. Allons, s'exclama-t-il familièrement, montrez-moi un peu vos photos !

Désignant dans le hall la porte face à celle du bureau, Sidonie se leva :

— Venez par là : je vais vous montrer les photographies qui sont dans le salon.

Il entra dans la pièce derrière elle. Tandis qu'elle poussait les persiennes donnant sur le jardin pour éclairer le salon, le nez en l'air, Marc Surot regardait autour de lui : les chaises Louis XVI recouvertes de housses s'alignaient contre les murs près des guéridons et des consoles surchargées de statuettes, de bronzes, de porcelaines fragiles. Au mur, des peintures représentant les aïeux des Leclerc.

Fouillant dans un secrétaire ventru, Sidonie retira deux albums qu'elle posa sur le coin d'une table rapidement débarrassée. Une glace de Venise, encadrée de dorures, renvoya l'image du jeune homme et celle de la vieille Normande.

— Qu'est-ce que je fiche ici ! songea-t-il... me voilà regardant les portraits de Sidonie, maintenant !

Toutes les explications qui lui vinrent à l'esprit à ce sujet l'amenaient à cette conclusion : « Francette ». Agacé, il haussa les épaules et trancha, pour conclure, par une phrase dont la logique lui sembla absurde, « mon flair de détective »... mais il ne savait pas si bien dire !

— Ça, c'est les portraits de M. et de Mme Leclerc, commença Sidonie, et M. Antoine quand il avait onze ans. M. Roger à sa première communion, le grand-père et la grand-mère de M. Antoine...

Marc Surot regardait d'un air distrait.

— Depuis combien de temps M. Leclerc est-il fâché avec son frère ?

— Depuis le mariage de M. Roger : ça fait dix-neuf ans, puisque Mademoiselle en a dix-huit maintenant ! Au début, M. Roger lui écrivait, le voyait : mais toutes les fois ça faisait des scènes ! Francette avait six ans et demie quand sa mère est morte, et, à partir de ce moment, ça a été la fin entre les deux frères. M. Roger ne voyait plus Monsieur que pour lui réclamer de l'argent... Tenez, voilà toutes les photos d'amateur et me v'là avec les bonnes de

Mme Leclerc, à Avranches : j'avais quinze ans !

Sidonie n'avait pas menti, c'était une belle fille fraîche et forte, Marc Surot le lui dit sans arrière-pensée ; elle sourit, flattée.

— Me v'là à vingt ans, devant les jardins de l'usine. Là, c'est sur la plage avec M. Antoine et M. Roger... Là, je sers le café à M. et Mme Leclerc dans le jardin, ici... Pauvres gens, ils se sont suivis à deux mois d'intervalle, une mauvaise grippe... ça valait mieux qu'ils partent ensemble, car c'était un si bon ménage !

Marc Surot regarda attentivement le grand-père et la grand-mère de Francette dont les visages ouverts et aimables lui furent immédiatement sympathiques. Un petit garçon de quatre ou cinq ans se tenait accoudé au fauteuil de la vieille dame, le journaliste demanda :

— Et ce petit garçon, qui est-ce ?... C'est bien le même qui donne la main sur la plage aux frères Leclerc et qui est avec vous ici ?...

Une furtive rougeur passa sur le visage ridé. Sidonie resta un instant muette, puis murmura :

— C'est mon fils, c'est Emile !

Dans la vie, il faut s'attendre à tout. Le jeune journaliste n'en était pas à un étonnement près, il reçut le coup sans broncher et attendit des explications. Celles-ci se faisant attendre, il désigna une photo représentant Sidonie en habits de dimanche, près d'un garçon d'une quinzaine d'années, trapu, le visage buté.

— Oh ! le beau garçon... Solide, hein ? C'est encore votre fils, Sidonie ?

La Normande lui jeta un regard méfiant :

— Bé oui, le pauvre ! Il est bien loin, à c't'heure ! Dans les Amériques ou en Chine !... il a toujours aimé ça les voyages, la mer... enfin, les enfants, c'est point fait pour rester avec vous !

Tout en parlant, elle avait rangé les albums. Une sorte de gêne pesait maintenant sur eux. Marc Surot consulta sa montre :

— Quatre heures... le temps passe vite, Sidonie. Mais je vais me sauver.

Comme Marc Surot s'était arrêté sur les marches du perron pour bourrer sa pipe, en apparence indifférente, la servante demanda :

— C'est-y point malheureux ! Alors, on trouvera point ceux qui ont fait le coup, à votre avis ?

Le journaliste aspira une large bouffée de fumée et répondit sentencieusement :

— Le hasard est un grand maître... mais s'il ne s'en mêle pas, l'affaire est close... Allons, je vais prendre mon bain... Au revoir, ma bonne Sidonie, mes hommages à Mlle Leclerc !

Et Marc Surot s'en alla en mâchonnant sa pipe.

## VI

Le front soucieux, Marc Surot réfléchissait, tout en se dirigeant vers la plage. La découverte du fils de Sidonie l'ahurissait un peu. Quel était ce personnage ? Jouait-il un rôle dans ce drame mystérieux ?

Ce que le jeune homme ne s'avouait pas, c'est qu'il espérait rencontrer Francette. Aussi marcha-t-il allégrement vers le bourg. Mais il était écrit qu'il ne la verrait pas ce jour-là, car il n'avait pas fait cent pas que la voiture du docteur Autier s'arrêtait près de lui :

— Hé bien... notre jeune journaliste est encore ici ? Vous prenez quelques vacances ?

— Comme vous le voyez, docteur, le pays est si agréable que je n'ai pu me décider à suivre mes confrères et à rentrer à Paris...

— Vous avez fort bien fait ! Voulez-vous profiter de ma voiture, monsieur Surot ? Je vous déposerai au bourg, à moins que vous ne vouliez venir avec moi jusqu'à Champeaux où j'ai une petite course à faire... nous en aurons pour vingt minutes à peine aller et retour !

— Avec grand plaisir, docteur, je vous remercie.

Le journaliste s'installa à côté du docteur qu'il avait eu l'occasion de rencontrer plusieurs fois depuis qu'il était arrivé de Paris et qui lui était fort sympathique. La voiture gravit la côte et, traversant le bourg, s'engagea sur la droite. Marc Surot avait hâte de mener à bien sa petite enquête, aussi débuta-t-il sans périphrases :

— Vous connaissez très bien les Leclerc, docteur ?

— Très bien. Nos familles étaient amies et j'étais en pension avec Antoine à Avranches. Je suis resté en très bons termes avec lui.

— Vous connaissez Sidonie, alors ?

— Sidonie ?... je crois bien ! Elle fait partie de la maison pour ainsi dire ! A quinze ans elle aidait les domestiques de Mme Leclerc et par la suite elle entra définitivement à son service !

Marc Surot toussota :

— Hum... et... Sidonie... elle est mariée ?...

— Elle a été mariée à dix-huit ans, elle a épousé un mauvais garçon qui l'a abandonnée et par la suite est allé se faire pendre ailleurs. La pauvre femme a été très digne, elle a voulu élever son petit, c'est à ce moment-là que Mme Leclerc l'a prise à son service, après avoir placé Emile, le fils de Sidonie, en nourrice dans les environs. Après la mort des Leclerc, Antoine, touché par le dévouement que cette brave fille avait montré lors de la mort de ses parents et les soins qu'elle leur avait prodigués, a permis à cette dernière de garder l'enfant avec elle. Emile a donc passé presque toute son enfance chez Antoine Leclerc qui, du reste, l'avait pris en grande affection et ce vieil égoïste, si dur avec les siens était d'une faiblesse extrême avec ce garçon qu'il avait vu naître. On revit souvent Emile à la villa des Iris, c'était je crois un assez mauvais sujet... il a bourlingué des mers de Chine aux Caraïbes... La dernière fois qu'on l'a revu, c'était il y a quatre ou cinq ans, il venait chercher un viatique pour partir en Guyane... on n'en a jamais entendu parler depuis... Il a dû laisser ses os par là ! Ce n'est du reste pas une grande perte... Vous permettez, nous sommes arrivés, je vous laisse dans la voiture, et je vous reprends dans cinq minutes.

Quand le docteur revint, Marc Surot était toujours immobile, la pipe à la bouche.

— Eh bien, jeune homme, vous songez à un papier sensationnel ?

— Vous l'avez dit, docteur. Je me suis juré à moi d'être un grand journaliste et j'ai l'habitude de tenir mes promesses... et je les tiendrai sur toute la ligne !

Là-dessus Marc Surot retomba dans son mutisme jusqu'à ce que le docteur Autier le déposât devant l'hôtel du Casino, où il le quitta après un vigoureux shake-hand.

## VII

Après une nuit agitée, Marc Surot se réveilla de bonne heure. Comme sur un écran, les événements et les incidents qui s'étaient déroulés depuis son arrivée à Carolles, repassaient dans son esprit.

« Vraiment, murmura-t-il, l'enquête piétine ! Une semaine s'est presque écoulée et l'on ne sait rien... Si ça continue, au lieu d'un avancement sensationnel, le *Journal du Soir* va me rappeler et me congédier avec pertes et fracas ! Décidément je vais aller voir Rogelet et savoir où en est l'enquête. Ce diable d'homme a une idée derrière la tête en interrogeant Francette. Il m'en a parlé, du reste, avec réticence... et quand ces vieux renards se mettent à avoir une opinion, il est difficile de les en faire démordre...

— A quelle heure le prochain car pour Avranches ? demanda-t-il à la femme de chambre qui lui apportait le plateau du déjeuner.

— Neuf heures cinq, monsieur, à Carolles-Plage.

— Parfait, j'ai juste le temps... Marc, mon petit, monologua-t-il en trempant une tartine dans le café au lait fumant, espérons que les événements vont se précipiter ! Du cran, mon ami, ta carrière en dépend...

■

A dix heures cinq, quand le *car* arriva à Avranches, place Littré, Marc Surot ne perdit pas une minute et courut

chez le juge. Il eut la chance de le trouver chez lui et, de surcroît, d'une humeur charmante.

— Ah ! ah ! voici notre jeune journaliste, fit-il en l'apercevant. Hé bien, quoi de neuf, cher ami ?

— C'est à vous qu'il faut demander cela, mon cher juge, et je suis certain que vous avez des choses sensationnelles à me raconter !

— Oh ! nous autres, vous savez, fit avec une fausse modestie le magistrat, nous finissons par ne nous étonner de rien, car nous nous doutons toujours un peu de tout. Et la preuve, je l'ai eue pas plus tard qu'hier soir, à la suite d'une petite enquête que j'ai fait faire à Granville !

—Pas possible !

— Si, c'est au sujet de cette agression de Carollles... J'ai fait vérifier l'emploi du temps de la vieille bonne le jour du vol : irréprochable. Du reste, cette personne, au service des Leclerc depuis près de trente ans, est d'un dévouement à toute épreuve. Bon, reste la nièce. Celle-ci qui n'est que depuis deux ans avec M. Leclerc vit avec ce dernier en assez mauvais termes. Ils ont souvent des discussions assez graves et, la veille du vol, le dimanche, la bonne dans sa déposition, a déclaré qu'en effet, il y avait eu une scène terrible dans laquelle M. Leclerc qui est, je l'avoue, autoritaire et violent, avait reproché à sa nièce de l'avoir à sa charge, et lui avait parlé de sa mère et de son père en termes fort durs.

— Mais je ne vois pas en quoi ceci...

Le juge interrompit le journaliste d'un geste bref :

— Ce n'est pas cela, en effet ; mais voici beaucoup plus grave : Francette Leclerc a donné un faux emploi du temps. Pour elle, comme pour Sidonie, j'ai fait vérifier leurs déclarations ; or, celui de la jeune fille est tout à fait inexact ! Tenez : elle m'a dit formellement être partie de Carolles vers une heure un quart et avoir déposé sa bicyclette vers deux heures au Garage Moderne. Or, l'employé qui était là quand elle a laissé sa machine se souvient très bien, à cause d'un incident survenu auparavant, que la jeune fille est seulement arrivée au garage après quatre heures et demie ; il se souvient qu'elle était rouge, essoufflée, et semblait mal remise d'une grande émotion. Elle, si aimable d'habitude, semblait très absorbée, elle est repartie précipitamment et n'est revenu que vers sept heures et demie, le visage bouleversé. Elle est aussitôt repartie à toute allure. Qu'a fait Mlle Leclerc entre une heure un quart, heure à laquelle elle prétend avoir quitté la villa, et quatre heures et demie ?

« Deuxième point : Qu'a-t-elle fait entre quatre heures et demie et sept heures et demie ? Elle dit s'être assise sur la plage, alibi difficile à vérifier ; être allée chez les demoiselles Riquier, marchandes de laines, rue Lecampion. Or, ces demoiselles, par suite d'un deuil, ont fermé leur magasin lundi toute la journée. Quant à son passage au rayon de soieries, aux *Dames de France*, les vendeuses qui la connaissent ont certifié ne pas l'avoir vue depuis plus de quinze jours... Dans nos petits magasins de province, le passage d'une cliente connue à un rayon se remarque facilement. Donc, l'emploi de l'après-midi de lundi fourni par Mlle Leclerc est faux. Que pensez-vous de cela, mon petit Marc ?

Le « petit Marc » était effondré. Il ne comprenait absolument rien à ce mystère, ni pourquoi Francette avait menti. Les questions les plus saugrenues s'échafaudaient dans son esprit, sans qu'il puisse trouver la moindre solution... Enfin, il répondit :

— Invraisemblable... c'est ahurissant... je ne comprends pas ! et vous, cher monsieur, quelle est votre opinion ?

Le juge prit un temps, assujettit ses lunettes, puis, regardant Marc Surot bien en face, heureux de l'effet produit, il prononça :

— Mon jeune ami, mes prévisions n'ont fait que se confirmer... Cette jeune personne est la voleuse de M. Leclerc, tout extraordinaire que cela vous paraisse !

— C'est impossible, monsieur Rogelet ! Vous n'y pensez pas ! M. Leclerc a été victime d'une agression !

Le juge haussa les épaules :

— Pas du tout !... M. Leclerc qui était extrêmement violent et sanguin, par suite d'une grande colère, a eu une attaque de congestion. En tombant, maladresse ou vertige, ou peut-être même repoussé un peu brusquement par son interlocuteur, il a heurté le rebord de son bureau, ce qui a causé la blessure frontale. Les tiroirs du bureau ainsi que le coffre-fort étant ouverts, ça n'a été qu'un jeu d'enfant de prendre titres et argent pour les mettre en lieu sûr, pendant l'évanouissement du vieil homme.

— Mais c'est abominable ! Francette Leclerc est incapable d'une pareille action. De plus, son oncle pouvait la faire mettre en prison... Et où aurait-elle caché cet argent ?

— Tout est prévu ! Primo, Francette avait un complice, chose qui a été vue dans maints cas de ce genre : génie malfaisant qu'elle ne nommera certainement jamais... Alors nous sommes en présence de deux hypothèses : Francette a agi seule et a porté l'argent au complice qui l'attendait à Granville... ou ce dernier, sachant Sidonie à Avranches, est venu à la villa et est reparti ensuite à Granville avec la jeune fille...

— Mais comment expliquez-vous qu'elle soit revenue ?

— Une minute... Francette, prise de remords, a pu revenir voir son oncle. En tout cas, retenez bien ceci : elle était sûre de son impunité, car elle savait bien,




quoi qu'il arrive, que son oncle, reculant devant le scandale, ne la dénoncerait pas et n'enverrait pas une Leclerc en prison ! Il la chasserait, voilà tout ce qu'elle risquait et alors son jeu serait fait, elle n'avait plus qu'à retrouver son complice . . . et c'est ce dernier qu'il faut retrouver. Voilà, mon jeune ami, pourquoi je vais être obligé de lancer un mandat d'arrêt contre cette jeune fille et, cet après-midi même, deux gendarmes iront la chercher à Carolles, car les plus graves présomptions pèsent contre elle. Hein ! vous ne vous attendiez pas à cela, mon cher Surot ? Voilà un beau papier à téléphoner à votre journal ! . . . Il est onze heures et demie, vous avez juste le temps. Revenez déjeuner après avec moi, vous me ferez plaisir !

Francette en prison . . . emmenée entre deux gendarmes comme le dernier des malfaiteurs . . . ce n'était pas possible ! Marc Surot la revoyait sur la route de Jullouville, boucles blondes flottant au vent, si mignonne dans sa robe bleue comme ses yeux . . . Que faire ? Le journal d'abord ! Il fallait faire un papier pour la troisième édition . . . Repris par le devoir, Marc Surot courut jusqu'à la poste et téléphona la « nouvelle sensationnelle » : *Le mystère de Carolles-Plage serait prêt d'être éclairci . . . Arrestation de la nièce du sexagénaire !* » Quelle ironie !

« Mon Dieu, pensa-t-il en quittant, la mort dans l'âme, la cabine téléphonique . . . Pourquoi Francette a-t-elle menti ? Dans quel but ? Pourvu qu'elle puisse justifier l'emploi de son après-midi ! On ne peut pas la faire revenir à Avranches entre deux gendarmes . . . la pauvre petite en mourrait de honte ! Il faut absolument que j'arrange cela avec le juge Rogelet.

■

Quand Marc Surot reprit le car pour Carolles, à quatorze heures, il avait obtenu du juge que le mandat d'arrêt lancé contre la jeune fille ne serait exécuté que le lendemain matin, dimanche, au cas où celle-ci ne serait pas venue se constituer prisonnière l'après-midi même. Marc Surot se faisait fort de la joindre dès son retour à Carolles, de l'interroger et de l'amener au juge, qui reconnaîtrait sûrement son erreur ! Pauvre petite ! toute la tendresse, l'affectueuse pitié qu'il lui avait offerte sans la connaître, revenait plus forte, plus grande maintenant. Ah ! Marc Surot saurait la défendre, convaincre ses juges, débrouiller toute cette affaire, car il l'aimait, maintenant, il en était sûr, il l'avait compris. Il l'aimait parce qu'elle avait souffert, parce qu'elle avait eu une pauvre jeunesse bouleversée, parce qu'elle était malheureuse, parce qu'elle était ravissante et digne dans sa douleur . . . et parce que . . . Marc Surot sursauta, non pas que le *car* eût fait une embardée, mais parce que, brusquement, venait de surgir devant ses yeux l'édition du *Journal du Soir,* avec, en manchettes, cette inscription en lettres capitales :

**LE MYSTERE DE CAROLLES-PLAGE**

**La nièce du sexagénaire est en prison**

*Par notre envoyé spécial,* MARC SUROT

Quelle dérision ! c'était lui qui annonçait à la presse cette nouvelle ! Lui qui la commentait, donnait des détails, une phrase revenait à son esprit :

« Ma carrière, vous dis-je ! Un papier sensationnel. »

C'est autre chose qu'il eût voulu donner : l'identité du coupable, la clé du mystère, car, il en était certain, Francette était innocente !

La pluie qui tombait sans arrêt depuis le matin avait cessé quand le *car* arriva à Carolles-Plage.

Il hésita un instant : où allait-il trouver Francette ? Chez elle ? sur la plage ? au bourg ? Il résolut d'aller d'abord à la villa des Iris et se dirigea de ce côté, quand la vue du petit Dubosc, montant vers le bourg lui fit changer d'avis. Il appela l'enfant :

— Dis-moi, mon petit ami . . . tu connais Mlle Leclerc ?

— Oh ! oui, monsieur ! C'est une grande amie de maman !

— L'as-tu vue cet après-midi ? Sais-tu où elle est ?

L'enfant se redressa, tout fier et, désignant la falaise du côté de la pointe de Carolles :

— Bien sûr, je sais où elle est . . . elle est là-haut, elle m'a même dit qu'elle suivait la falaise jusqu'au val de Lude !

— Merci, mon petit, jeta le journaliste.

Et il partit en courant . . .

« C'est une chance ! monologua-t-il. Pourvu qu'elle soit seule ! Ici nous serons tranquilles pour parler . . . Pauvre petite ! C'est épouvantable !

Gravissant les marches taillées à même la falaise, il arriva tout essoufflé au sommet. Les mains en auvent sur les yeux, Marc Surot regarda la falaise qui s'étendait devant lui : un petit sentier serpentait près du bord, au loin il aperçut une silhouette mince, engoncée dans un imperméable blanc, marchant lentement, les mains dans les poches. Il bondit, courant à travers les pierres et les mottes de terre contre lesquelles il se tordait les pieds.

— Francette . . . Francette . . .

Ce cri lui échappa . . . C'était elle ! Se retournant, étonnée et un peu hautaine, elle demanda :

— C'est à moi que vous vous adressez, monsieur ?

— Francette, je vous demande pardon . . . Mademoiselle, il faut que je vous parle, c'est très grave . . . écoutez-moi. Je suis désolé, mais on va vous arrêter !

Elle était devenue livide :

— M'arrêter... pourquoi ? Que se passe-t-il ?

— Asseyons-nous, nous serons mieux pour parler !

Ils s'installèrent à l'abri d'une cabane de douanier, nichée sur le bord de la falaise. Un instant ils restèrent muets et Francette la première questionna :

— Je vous en prie, monsieur, dites-moi vite, que se passe-t-il, qu'avez-vous appris ?

Simplement, Marc lui raconta, après qu'elle l'eût si brusquement quittée, l'avant-veille, en sortant du palais de Justice d'Avranches, sa rencontre et son dîner chez le juge Rogelet, grand ami de son père, puis il narra son entrevue du matin, la décision de ce dernier de lancer contre elle un mandat d'arrêt, puis ce qu'il avait obtenu si Francette voulait bien se rendre au cabinet du juge.

— C'est formidable, n'est-ce pas, mademoiselle ! Car je suis certain que vous êtes innocente... aussi, dites la vérité, qu'avez-vous fait à Granville lundi après-midi ?

Des larmes coulaient lentement le long du visage de la jeune fille. D'un geste spontané, elle prit la main du journaliste :

— Oh ! merci... merci, monsieur, c'est très gentil à vous de me croire innocente, car je n'ai rien fait, je vous le jure. Tout est contre moi ! Bien que mon oncle ait été fort dur envers moi, je ne lui en veux pas !

— Mais, mademoiselle, vous allez venir devant le juge d'instruction, vous allez vous disculper, la raison qui vous a poussée à changer votre emploi du temps ?

La tête dans les mains, les yeux clos, Francette Leclerc ne répondait pas.

— Voyons, mademoiselle, insista le jeune homme, c'est absurde, idiot, tout va s'arranger !

Lentement elle secoua la tête :

— Non... non... c'est impossible, impossible ! je n'ai rien à dire d'autre, je suis innocente ! Si mon oncle guérit il pourra parler... mais c'est impossible : on ne peut pas me condamner, ce n'est pas moi qui ai volé l'argent !

— Justement, vous devez vous défendre, faire quelque chose !

Elle sourit tristement :

— Je vous remercie de tout mon cœur, monsieur Surot, je suis vraiment touchée, vous êtes un garçon charmant, si... très bon, très gentil, vous m'avez épargné cette honte d'être emmenée entre deux gendarmes. Je vous en suis infiniment reconnaissante et je ne l'oublierai jamais. Allons, je vais aller me constituer prisonnière, vite, ajouta-t-elle en consultant sa montre-bracelet, j'ai juste le temps de passer à la villa prendre un peu de linge, de prévenir Sidonie et je prendrai le *car* de cinq heures vingt-cinq qui me déposera à Avranches

à six heures trente-cinq, j'arriverai en prison pour l'heure de la soupe !

— Vous ne ferez pas cela, supplia le journaliste en lui prenant les mains ; voyons, Francette, réfléchissez, je vous en prie !

Les yeux pleins de larmes, souriant d'un sourire poignant, elle lui dit doucement :

— Voyons, mon ami, ne m'enlevez pas mon courage ; puisque vous croyez en moi c'est déjà beaucoup . . . Vite, ne perdons pas de temps !

Ce « mon ami » avait été prononcé avec tant de douceur, tant de tendresse que Marc Surot eut le vertige . . . Francette Leclerc descendait vivement vers la villa et il la suivit.

■

Tandis que la jeune fille allait préparer sa mallette, il courut téléphoner au juge pour annoncer son arrivée. Ils se retrouvèrent à l'arrêt du *car*.

— Alors, Francette, voulez-vous que je vous accompagne ?

Maintenant, il l'appelait par son petit nom, sans gêne, sans hésitation. Hochant la tête, elle le regarda tristement :

— Merci, mon ami, je préfère me rendre seule, je vous suis très reconnaissante de l'humiliation que vous m'avez épargnée et de l'intérêt que vous me portez . . . Ce soir, Marc, je serai en prison . . . C'est affreux, n'est-ce pas ?

— Mais disculpez-vous ! dites la vérité et vous serez libre ce soir !

— C'est impossible ! impossible !

Le *car* arrivait.

— Adieu, Marc . . . Adieu ! . . .

Marc saisit la petite main qu'elle lui tendait et la porta à ses lèvres, longuement.

— Du courage, Francette, soyez forte . . . maintenant plus que jamais ; je veux découvrir le coupable et je vous sauverai ! A bientôt !

## VIII

Ce dimanche matin, l'animation fut à son comble à la sortie de l'église, chez les commerçants et sur la plage. Le crieur de journaux n'avait jamais fait si bonne vente et l'arrestation de Francette avait fait le sujet de toutes les conversations. C'est ce que le facteur expliqua à Sidonie en lui remettant une lettre timbrée de Granville à son adresse. Enfermée dans la villa, la vieille bonne ne répondait aux gens qu'à travers la grille.

Marc Surot avait passé toute la matinée dans sa chambre à réfléchir. Après un moment de dépression il avait repris courage et l'espoir renaissait en lui. Dans l'après-midi, il erra sur la plage, au bourg, sur la route, et passa plusieurs fois devant la villa des Iris sans apercevoir Sidonie. Le docteur Autier et les Dubosc qu'il rencontra étaient atterrés de la nouvelle de l'arrestation de Francette, personne ne comprenait rien à son mutisme.

A la fin de l'après-midi, le journaliste téléphona à la clinique d'Avranches : le sexagénaire allait mieux.

Avec l'heure du dîner, la nuit vint, nuit sombre et froide. Après un tour rapide sur la plage, les gens étaient rentrés rapidement à l'hôtel et tout était désert. Marc Surot étouffait, il lui sembla qu'un peu de marche lui calmerait les nerfs ; la pipe à la bouche, son imperméable boutonné jusqu'au col, il prit la route de Jullouville.

En passant devant la villa des Leclerc il vit une lumière briller à une fenêtre du premier.

« Tiens, Sidonie n'est pas couchée, pensa-t-il, si j'allais bavarder avec elle . . . Il est vrai qu'il est bien tard ; la déranger à dix heures, elle est capable de me dire des sottises ! »

Il continua d'avancer sur la route. Le bruit du vent amortissait le bruit de ses pas, et il faisait si noir qu'on voyait difficilement à vingt mètres devant soi.

« Cette promenade nocturne manque de charme, pensa Marc Surot, je vais rentrer me coucher ! »

Il fit demi-tour. En arrivant vers la villa des Iris, il vit de loin la lumière s'éteindre.

« Sidonie se couche », murmura le journaliste.

Mais presque aussitôt, il s'arrêta, intrigué. Le vent qui soufflait vers lui venait de lui apporter le grincement d'une grille qu'on ouvre. Il hâta le pas et aperçut une ombre qui sortait furtivement de la propriété.

« Ce n'est pas possible . . . c'est Sidonie ! Comment se fait-il qu'elle sorte à cette heure-ci ? Qu'est-ce que cela signifie ? »

Rapidement la vieille femme descendait vers la plage et se dirigeait vers les rochers . . . Se dissimulant derrière les grilles des villas, et derrière les cabines, le journaliste la suivait. Enveloppée dans un châle, elle allait vite, sans se retourner. Soudain, à l'abri d'une falaise, Marc Surot aperçut une masse noire. C'était un homme assis sur le sable et le feu rouge de la cigarette qu'il fumait, piquant la nuit, permettait de la situer, car l'obscurité dissimulait presque sa silhouette. Le journaliste redoubla de précautions. Le vent qui venait de la mer soufflant vers eux empêchait Sidonie de surprendre le moindre bruit, mais par contre apportait à Marc Surot leurs paroles.

— C'est-y toi, Emile ? demanda la vieille en arrivant près de l'homme.

— Oui, la mère, c'est moi . . . T'as reçu ma lettre ce matin, puisque te v'là ; alors tu m'as apporté ce que je te demandais ? . . .

La vieille poussa un gémissement :

— Tiens, v'là tout mon argent, c'est tout ce que j'ai . . . T'as raison, maintenant tu ne pourras jamais plus revenir

ici. As-tu bien fait attention qu'on ne te voie pas dans le pays ?

L'homme eut un ricanement :

— T'en fais pas, je me tiens tranquille à Granville... Mais, après le coup, je n'ai pas voulu partir sans t'embrasser... et puis, j'attendais des nouvelles. T'as vu les journaux ?... C'est la petite qu'est accusée, pendant ce temps-là j'en profiterai pour prendre le large.

— Ma Doué ! heureusement que Monsieur n'a point pu parler depuis ! Mais t'aurais point dû faire cela, Emile ! Quel malheur que j'étais à Avranches !... Je t'aurais bien donné toutes mes économies... Tu as eu un coup de folie, mon pauvre gars. Monsieur qui était si bon avec toi ! J'ai mis du temps pour comprendre que tu avais fait le coup, mais j'avais le pressentiment que tu allais revenir, après tes histoires de Guyane !

— Je t'assure que lui aussi était bien étonné de me revoir ! Mais le vieux grigou s'est mis en colère parce que je lui demandais deux mille francs pour pouvoir aller m'installer en Argentine... une colère noire... je l'ai à peine repoussé qu'il est tombé... tant pis pour lui ! Avec son fric et le tien, tu vas voir, la mère, je vais acheter une ferme dans la pampa et dans un an, peut-être avant, tu viendras me retrouver... et ce sera fini la vie d'aventures et de misères ; j'en ai suffisamment pour voir venir : c'est bien un peu mon tour !

— Oui, mon petiot, mais tu promets toujours.

— Mais cette fois, c'est la dernière, t'en fais pas.

— Emile, et les titres ? Méfie-toi, le journaliste m'a dit que c'était ça qui pourrait te perdre, t'aurais point dû les prendre.

Le fils de Sidonie (car c'était lui) prit le sac que sa mère lui tendait et eut un rire silencieux.

— Tu me prends encore pour un jeune, t'en fais donc pas ; maintenant que je suis paré par l'arrestation de la petite, je rentre à Granville retrouver les copains au café de la Jeune Marine, et demain matin, je prends le train de sept heures pour Paris. L'air d'ici devient malsain, ensuite le Havre, Buenos-Ayres, et tout ira bien...

— Tu m'écriras, Emile ?

— Pas maintenant, je n'ai pas envie, si le vieux parle, que l'on sache où je suis... je trouverai bien le moyen de te donner de mes nouvelles... on a des copains dans la marine !

Plaqué contre un rocher, Marc Surot retenant son souffle avait tout entendu. Le fils de Sidonie se leva :

— Ça suffit maintenant, j'ai mes dix kilomètres à faire à pied. Va devant, la mère, il ne faut pas que l'on nous voie ensemble ! Allons, au revoir, tu viendras me retrouver !



## Nos Solliciteurs d'Abonnements

TOUS nos solliciteurs d'abonnements sont munis de reçus officiels imprimés au nom de **Poirier, Bessette & Cie, Limitée,** et aussi d'une lettre d'introduction signée du gérant de la circulation, **M. Odilon Riendeau.**

NOUS mettons ainsi le public en garde contre les faux solliciteurs qui pourraient se réclamer de notre maison sans y avoir droit.

**Le Samedi, La Revue Populaire et Le Film** sont édités par **Poirier, Bessette & Cie.** Ce sont les trois seuls magazines que nous possédons.

**Prenez la bonne habitude d'acheter régulièrement des Certificats d'Epargne de Guerre**

Ils s'embrassèrent et se séparèrent, passant l'un après l'ature près du journaliste sans le voir.

Fou de joie, celui-ci courut jusqu'à son hôtel, réveilla le patron pour se procurer une auto pour filer immédiatement à Avranches.

IX

Le juge ne fut pas peu stupéfait de voir arriver Marc Surot chez lui au milieu de la nuit. Quand il lui eut raconté l'étrange conversation dont il venait d'être le témoin, le magistrat resta perplexe.

— Nul doute que cette jeune personne ne soit innocente.

— Alors, monsieur Rogelet, vous allez la relâcher ?

— Tout doux, tout doux, mon jeune ami, on ne lâche un inculpé que lorsque l'on peut en mettre un autre à sa place. Il faut d'abord que cet Emile avoue qu'il est coupable de l'agression, et pour cela il me faut l'arrêter ! ... Je vais alerter la brigade de Sartilly et envoyer immédiatement deux gendarmes au café de la Jeune Marine, et deux autres demain matin au départ du train pour Paris. Une fois arrêté, je suppose qu'il avouera, et d'ailleurs, on le confrontera avec M. Leclerc. Vous voyez, ajouta le magistrat en regardant Marc Surot, je fais tout ce que je peux pour libérer cette petite, qui a en vous, je crois, un vaillant défenseur !

Marc Surot rougit jusqu'aux oreilles sans pouvoir rien répondre, mais sa confusion trahit malgré lui ses sentiments.

■

La nuit de dimanche à lundi fut, pour Marc Surot, un véritable calvaire. Le lendemain, dès l'aube, il erra dans les rues de la ville au hasard, ne sachant plus que faire . . .

A onze heures, n'y tenant plus, il se dirigea chez le juge Rogelet et, après avoir sonné, anxieux, il attendit.

— M. le juge est au palais de Justice, lui répondit la bonne qui vint lui ouvrir . . .

Marc Surot y courut ; bousculant les gardes, il demanda à être introduit d'urgence. Indolents, ceux-ci le firent attendre dans le couloir, sur une des banquettes où, quelques jours auparavant, Francette elle-même avait attendu.

Le juge, paraît-il, était absent ... une confrontation ... Incapable de penser, les oreilles bourdonnantes, Marc Surot attendit.

Il lui sembla qu'un siècle s'était écoulé quand le garde lui fit signe d'entrer dans le cabinet du magistrat. A la vue du journaliste, celui-ci se leva :

— Eh bien, mon cher Surot, je pense que vous allez être heureux ! Votre Emile a été appréhendé sur le quai de la gare de Granville, au moment où il allait prendre le train de sept heures ... Par bonheur il était porteur, non seulement d'une partie de la somme volée, mais de tous les titres et des bijoux pris dans le coffre-fort de M. Leclerc ! Il n'a du reste fait aucune difficulté pour avouer son agression ; confronté à l'instant avec ce dernier, la réaction a été salutaire pour ce pauvre M. Leclerc, à qui la vue de son agresseur a subitement rendu la raison ... « Bandit ! Voleur ! » s'est-il écrié ... Vous voyez, tout est pour le mieux, et j'attends Mlle Leclerc dont je viens de signer le non-lieu !

Fou de joie, Marc était incapable de prononcer une parole.

— Voici Mlle Leclerc, fit le juge narquois en désignant la jeune fille qui entrait toute émue dans son bureau ... Mademoiselle, voici celui auquel vous devez votre liberté, fit-il en désignant Marc Surot.

Il n'ajouta rien de plus. Les deux jeunes gens étaient dans les bras l'un de l'autre. Embrassant Francette, Marc demanda :

— Comme récompense, chérie, voulez-vous être ma femme ?

Pleurant des larmes de joie, Francette se tourna vers le juge :

— Voyons, monsieur le président, qu'en pensez-vous ? Peut-on épouser une ancienne détenue ? Et moi aussi, puis-je épouser un reporter qui oublie d'envoyer à son journal la plus grande et la plus sensationnelle nouvelle : *Le Mystère de Carolles découvert par un journaliste !*

Marc Surot se frappa le front :

— Chérie, vous êtes la plus prévoyante des collaboratrices ! Moi qui allais oublier le *Journal du Soir* et mon article sensationnel ! Décidément l'amour me fait oublier ma carrière ! Vite, je cours téléphoner ... Venez, Francette.

Et prenant la jeune fille par la main, il l'entraîna ... Au moment de franchir le seuil du cabinet du juge qui les regardait partir tout ému, il ajouta :

— Cher monsieur Rogelet, à tout à l'heure, ma fiancée et moi viendrons vous demander de nous faire le grand honneur d'être notre témoin à notre mariage !

Puis, en riant, il ajouta :

— Donnez-moi vite un conseil : Dois-je poursuivre ma carrière de journaliste, ou bien devenir détective ?

— Soyez un bon mari, surtout, répondit joyeusement M. Rogelet ... mais, pendant que vous allez téléphoner à votre journal, laissez Mademoiselle avec moi, j'ai une question indiscrète à lui poser ... elle vous racontera tout à votre retour.

— Oh ! monsieur le juge, interrompit Francette, est-ce grave ? Car je ne vis plus depuis toutes ces émotions !

— Non, mon enfant ... simplement un peu de curiosité professionnelle qui me tient à cœur. Que votre journaliste

de gancé soit sans inquiétude ! Allez, filez, mon ami !

Marc Surot s'éloigna en courant, cependant que le juge reprenait :

— Enfin, mademoiselle Francette, pardonnez mon indiscrétion gratuite, désormais, mais dans mon métier on est curieux, vous le savez... Enfin, que diable... qu'avez-vous pu faire, le jour de l'agression, à Granville ? et pourquoi avez-vous donné un faux alibi ?

La jeune fille réfléchit un moment, mi-souriante, mi-triste :

— Je vais vous dire la vérité ; mais promettez-moi de n'en jamais rien dire à mon oncle... vous savez combien il est emporté, autoritaire, et ses colères sont terribles... Or, depuis la mort de mes parents, il n'a jamais voulu que je revoie ni que j'écrive au frère de ma pauvre maman. J'ai feint de lui obéir. Cependant mon oncle Paul a toujours été très bon pour moi, je lui écrivais en cachette et il venait quelquefois à Granville où je le retrouvais. Nous parlions de maman, de son enfance... j'étais du reste la seule famille de mon oncle et il m'aime beaucoup. Le jour de l'agression j'ai passé l'après-midi avec lui. Il s'embarquait le surlendemain pour l'Indochine et c'était la dernière fois que je devais le revoir... avant quelques années, peut-être ! Si mon oncle le savait, il ne me le pardonnerait jamais et me chasserait sans doute... Qu'il ne l'apprenne pas !

— Vous avez ma promesse, mais voilà un pieux mensonge qui aurait pu vous coûter cher... sans ces diables de journalistes, avec lesquels je suis maintenant tout à fait réconcilié... termina le juge Rogelet en plaisantant pour cacher son émotion.

SUZY MATHIS



*(Photo Republic posée par John Wayne)*

# VOICI LE TEMPS DE CHOISIR VOS RAVISSANTES ROBES D'ÉTÉ



**L'arrivée de l'été, c'est pour toute jeune femme le moindrement coquette l'occasion d'interminables séances chez la couturière. Toutes les étoffes, toute la gamme des couleurs . . . : l'été, toutes les fantaisies sont permises ! MARLYN MERRICK (haut, gauche) porte ici une robe campagnarde de gros piqué blanc, ornementée de broderies ; ces larges bandes symétriques donnent à la robe de LUCILLE FAIRBANKS (haut, droite) une originalité de bon aloi ; dans les deux vignettes du bas, ROSEMARY LANE nous montre la robe de sport et la robe du soir qu'elle préfère . . .**

## UN SOT PARI . . .

(*Suite de la page 12*)

somme énorme en ce temps-là pour le jeune étudiant ; fat comme ils le sont tous à cet âge, Owen se dit qu'il ne risquait rien et accepta le pari.

Une semaine se passa, puis deux, puis trois sans que Brenda ait eu de nouvelles d'Owen. Blessée et furieuse, elle fit mine d'avoir oublié complètement son ex-amoureux, accepta les invitations des autres jeunes gens. Owen s'obstina à gagner son pari. Le mois terminé, il reçut son cinq dollars ; mais Brenda semblait définitivement perdue pour lui.

Ce ne fut que trois ans plus tard qu'une explication eut lieu entre eux et que les amours d'antan furent renouées. C'était à l'université de Californie, où tous deux étaient allés terminer leurs études. Il y avait exactement dix ans passés depuis leur première rencontre quand ils devinrent mari et femme.

## ILLUSION . . .

(*Suite de la page 14*)

impeccables, grâce à un ratelier très mince collé sur les dents véritables ; le cou, dût-il être affligé de la peau la plus rugueuse du monde, devient un cou de Madone. Même les yeux, qui pourraient vous sembler absolument inaccessibles à une transformation, deviennent méconnaissables : de la belladone, et cent autres liquides ou poudres, vous donnent pour quelques heures des yeux et un regard irrésistibles.

Ainsi, la plus insignifiante des femmes se transforme en une star de beauté surhumaine. On ne lui demande qu'une chose : d'avoir un corps à peu près passable ; car, la mode étant aux beautés minces, il est tout de même difficile de tricher complètement sur la silhouette.

Pour ce qui est des larmes, on emploie aujourd'hui de préférence les gaz lacrymogènes. On avait besoin, pour une scène d'un quelconque film, d'une « expression bouleversante ». On plaça derrière un meuble un vase plein de gaz lacrymogènes, et au moment culminant de la scène, on envoya ce gaz en plein visage de l'artiste. L'effet fut extraordinaire : on obtint l'expression la plus terrifiante, la plus agonisante qu'on ait jamais vue sur un visage de femme. Depuis lors, les gaz lacrymogènes sont en faveur.

Du temps où le film était encore muet, les truquages s'avéraient relativement faciles. Mais depuis l'avènement du film parlant, la chose s'est compliquée terriblement. Et, en même temps, les moyens de truquer se sont multipliés à l'infini, car ils s'appliquent maintenant aussi à la voix et à toutes ses ressources expressives. Des voix angéliques, brutales, effrayantes, ensorcelantes, bestiales, graves, fluettes, stridentes : tout est possible, même si l'actrice souffre d'une extinction de voix. On se sert à cet effet de tous les appareils acoustiques possibles (et même impossibles !), depuis le simple amplificateur jusqu'au « vacuum tube » ultra-récent.

De sorte que rien de ce que l'on voit ou entend quand on est assis dans son fauteuil au cinéma ne correspond à l'état réel des choses. Cela s'applique, bien entendu, à plus forte raison aux décors, costumes et autres accessoires qu'un jet de lumière suffit à transformer de fond en comble.

Mais, sans les truquages (quelque affligeants qu'ils soient au point de vue de la vérité), le cinéma moderne serait-il possible ? Et puis, l'art n'a pas besoin de vérité réelle : il se contente de vérité créée. On ne lui demande pas autre chose . . .

## FRED ASTAIRE

(*Suite de la page 18*)

« Mais il existe encore un autre avantage du cinéma sur le théâtre : c'est la possibilité de mettre en évidence, à volonté, tel ou tel mouvement ; c'est le gros plan qui permet au public de suivre le travail des pieds, leurs mouvements, les sauts, les bonds, les claquettes ; je parle des pieds, mais, dans la rumba, c'est le jeu des épaules, et cette faculté d'insister, de mettre en valeur est, bien certainement, une des plus précieuses de la caméra.

« Enfin, le travail du studio offre une opportunité nouvelle : celle de l'étude de l'art du comédien ; j'ai commencé à travailler en songeant à l'expression de mon visage ; et lorsque je danse, non seulement je dois conserver à mes pieds leur souplesse, leur habileté, mais encore il faut, maintenant, que je pense à mes mains, à mon visage ; cela représente beaucoup de choses à apprendre, un grand travail à accomplir, car la comédie est maintenant aussi importante que la danse, et il y a toujours quelque chose de nouveau à apprendre pour qui aime son art.

Quoi d'étonnant, après cela, si Fred Astaire, après des mois de studios passés à danser, à danser sans relâche, profite, comme il le fait actuellement, de ses loisirs forcés et oublie, en voyant courir les pur sang sur les champs de courses —car les courses de chevaux sont sa passion dominante — les exercices journaliers et les acrobaties quotidiennes au prix desquels il a acquis le surnom, bien mérité certes, du « danseur volant ».

■ ■ ■

■ Merle Oberon est l'une des trois beautés possédant l'une des plus belles tailles de l'écran, d'après Tony Gaudio, cinématographe d'Hollywood. Il se refuse, toutefois, à révéler le nom des deux autres déesses du contour, de crainte de blesser quelques susceptibilités, lesquelles, d'ailleurs, peuvent fort bien, par d'autres experts, être classées au tout premier rang.



**Tout récemment, trente jeunes garçons d'un orphelinat voisin rendirent visite au ranch d'ERROL FLYNN. L'acteur reçut les enfants lui-même, leur offrit des rafraîchissements et des friandises, en plus de divertissements variés. Le numéro le plus goûté du spectacle fut celui où le célèbre archer HOWARD HILL (on le voit de dos sur cette photo) vint enseigner aux enfants les trucs qu'on peut réussir avec un arc et des flèches. Ces superbes chapeaux et ces mouchoirs de cow-boys, que portent ci-dessus les enfants, leur furent donnés en souvenir d'Errol Flynn.** ***(Photo Warner)***

# HOLLYWOOD VU DE PRÈS

Par Louise Gilbert-Sauvage

**PILOTE**

Robert Taylor est maintenant en possession de ses diplômes de pilote d'avion. Il projète de voler jusqu'à Mexico pour ses vacances.

**POTINS DU JOUR**

Greta Garbo fait la diète aux jus de carottes . . . Mae West vient de changer la couleur de ses cheveux . . . Cary Grant est supposé être sur le point de se marier, mais n'en fait rien . . . Rudy Vallée reprend son regard « lointain-pensif » des jours sentimentaux . . . Dorothy Lamour jure qu'elle ne portera plus le « sarong » . . . et le reprend . . . Quatre mille admirateurs viennent de demander la photo de Rita Hayworth . . . Jackie Cooper et Bonita Granville continuent de soupirer . . . John Barrymore ressent les atteintes du printemps . . . Voilà qu'on prédit un autre mariage . . .

**PREMIER CADEAU**

Deanna Durbin a reçu un original cadeau de noces d'un admirateur de Salt Lake City. C'est une carpette de laine multicolore faite à la main.

**QUI PARLE DE BLONDES?**

La beauté-type américaine est la brunette, en dépit du dicton qui veut que les hommes préfèrent les blondes. Cela fut, mais cela n'est plus, paraît-il, et cette assertion ressort du fait que la brunette fait chorus parmi les belles de l'écran. Jean Harlow mit les blondes pâles à la mode ; mais cette ère s'est complètement évanouie. Les blondes sont actuellement, en ce qui concerne les réelles beautés, en minorité, à l'écran. Madeleine Carroll que l'on classe en tête des Vénus à la toison dorée, Alice Faye, Jean Arthur, Marlene Dietrich, Bette Grable et Carole Landis ; à part Priscilla Lane, Miriam Hopkins, Claire Trevor et quelques autres. Parmi les rousses : Ginger Rogers, Ann Sheridan, Lana Turner, Myrna Loy et . . . Jeanette MacDonald que je classe, moi, parmi les blondes. On a dit que Hedy Lamarr avait activé la « moisson » des brunettes, à commencer par Joan Bennett. Claudette Colbert, Deanna Durbin, Barbara Stanwick, Rosalind Russell, Greta Garbo, Irene Dunne, Rita Hayworth, Eleanor Powell, Bette Davis, Paulette Goddard, Vivien Leigh, Olivia de Haviland, Linda Darnell, Joan Crawford, Constance Moore, sont classées à partir de brun-doré à la réelle brunette.



**On se souvient du rôle de Father Flanagan, rôle tenu magnifiquement par Spencer Tracy dans "Boy's Town", et qui a d'ailleurs valu à l'acteur une mention d'honneur dans le palmarès cinématographique de l'année. On est actuellement en train de tourner une séquence à "Boy's Town" ; le film s'appellera "Men of Boy's Town", et nous montrera arrivés à l'âge d'homme les enfants du premier film. SPENCER TRACY étudie ici son rôle avec le directeur TAUROG..**

***(Photos M.-G.-M.)***

**PROBABILITES**

Tyrone Power jouera le rôle-titre dans *Confirm or Deny* . . . Jack Benny sera l'étoile de *Charley's Aunt* . . . Preston Foster, Irene Dunne et Robert Montgomery feront un magnifique trio dans *Unfinished Business* . . . Jon Hall et Dorothy Lamour, dans *Alona of the South Seas* . . . On verra Greer Garson et Walter Pidgeon dans *Blossoms in the Dust* . . . Anna Lee, femme du directeur Robert Stevenson, obtient le rôle féminin aux côtés de Ronald Colman, dans *My Life with Caroline*.

**DE LA COULEUR**

Le directeur Michael Curtis, le Hongrois transplanté à Hollywood, qui, à l'exemple de bien d'autres étrangers, et de moi-même, massacre la prononciation anglaise, est bien celui de tous les directeurs qui apporte le plus de couleur dans ses appellations. Il a un sobriquet pour tout le monde. Son électricien s'appelle « Court-circuit » ; Sol Polito, le chef-cinématographe est appelé : « Mister Lentille ». Edward G. Robinson, étoile de *The Sea Wolf* est dénommé « Sailor Boy ». Mike ordinairement change le nom de ses vedettes de façon à illustrer leur rôle courant. Curtis ne respecte d'ailleurs personne, et même les magnats de l'industrie ont leurs sobriquets ; il les appelle « Mister Money ». Lorsqu'il dirigea Bette Davis dans *The Private Lives of Elizabeth and Essex*, il l'appela «Queenie ». Pour s'excuser Mike affirme avec bonne humeur qu'il ne peut vraiment se souvenir des noms propres.

**DE-CI DE-LA**

Olympe Bradna porte son anneau de mariage à son vêtement, lorsqu'elle joue à l'écran . . . Rudy Vallée ne peut fumer la pipe . . . Jimmy Stewart, qui vient de s'enrôler sous le drapeau de l'oncle Sam, aime à jouer de l'harmonica. Il en possède une vingtaine.

**LA NOCE**

Le mariage de Deanna Durbin et Vaughn Paul, le mois dernier, fut le plus grand, quant à la noce, depuis celui de Gene Raymond-Jeanette MacDonald. Le plus grand mariage de tous les temps, à Hollywood, fut celui de Rod La Rocque-Vilma Banky.

**FIN DE GREVE**

Ann Sheridan, après avoir fait la grève avec Warner Brothers, pendant près de six mois, est retournée à son studio, avec le même salaire, $650 par semaine.

*(Lire la suite page 50)*



# LES MANTEAUX ET COSTUMES LES PLUS CHIC





*Photos*
*Warner Brothers*

Lors d'une récente " exposition du printemps ", tenue à Hollywood, voici trois modèles qui furent primés. Ces modèles sont portés par les jolies actrices Lia Lys (centre), dont le plus récent film est " The Return of Doctor X " ; Iren Hervey, que l'on verra dans " Three Cheers for the Irish " (haut, gauche) ; et Brenda Marshall, qui tient un rôle de premier plan dans " Footstep in the Dark ".




PAR MADELEINE

## SOINS PERSONNELS

**Joues rugueuses**

Vous avez commis l'imprudence de sortir par grand vent, le visage insuffisamment ou pas protégé. Le mal aurait pu être évité en mettant come base de poudre une bonne crème grasse qui aurait servi d'écran entre l'épiderme et le vent. Heureusement ce n'est pas sans remède. Jusqu'à ce que le dégât soit réparé, laissez de côté l'eau et le savon. Pour la toilette du soir, préparez une infusion de racines de guimauve ou de camomille à raison d'une poignée par pinte d'eau. Nettoyez l'épiderme avec une crème à la lanoline ou mieux avec de l'huile d'amandes douces. Faites une fumigation de quinze minutes un jour sur deux. Essuyez avec un linge fin, puis avec un coton imprégné d'eau de rose sur lequel vous verserez quelques gouttes d'alcool camphré ou simplement un bon astringent, si vous en avez un. Le lendemain matin, faites un massage avec la crème à la lanoline. Lorsqu'elle a bien pénétré, remettez un peu de crème, puis des compresses d'eau de rose. Essuyez avec un linge fin ou avec un papier à démaquiller et, ensuite, avec un coton imprégné d'eau de rose ou d'une lotion tonique douce, de préférence à base d'hamamélis ; avec le même coton, frottez le visage pour bien faire pénétrer le produit.

**Petite taille**

Les personnes de petite taille devraient faire attention, surtout si elles sont un peu boulottes, de ne pas porter des jupes et des blouses dont les couleurs font contraste, cela les coupe en deux, pour ainsi dire. Elles doivent revêtir de préférence des bas de nuance foncée et qui s'harmonise au reste de leur toilette. Les chapeaux minuscules et qui dégagent la tête leur iront beaucoup mieux que les grands chapeaux sous lesquels elles risquent d'être écrasées. Il est bon de suivre la mode, encore faut-il le faire seulement dans la proportion où elle convient à notre type et nous fait paraître à notre avantage.

**Bain aux herbes**

Il guérit les pieds douloureux et remplace très avantageusement les bains de pieds à la moutarde pour décongestionner. Cueillez à foison le lis du jardin, le fenouil qui pousse au bord des chemins, cueillez avant qu'ils soient en fleurs le romarin, le thym, la marjolaine. Employez en décoction. Il ne faudra y ajouter qu'une poignée de gros sel gris.

**Lait de concombre**

Prenez cinq gros concombres bien mûrs, coupez-les en deux, à l'aide d'une cuillère, enlevez leur pulpe et mettez-la dans une écuelle en terre cuite. Battez un blanc d'œuf et ajoutez-y un demi-verre d'eau de rose. Versez ce mélange sur les graines de concombre, remuez bien, ajoutez un quart de verre d'alcool à 90°, recouvrez avec un linge propre et laissez reposer pendant trois jours. Passez à travers de la gaze et distribuez dans des flacons ; agitez de temps en temps. Dans le cas où le lait deviendrait trop épais, diluez-le avec un peu d'eau de rose. Ce lait nourrit l'épiderme et sert à tenir la poudre.

**Contre les taches de rousseur**

Si, durant l'été, des taches de rousseur apparaissent sur votre visage, vous les ferez disparaître bien vite en vous frottant la peau avec la pelure blanche et douce qui tapisse les cosses des fèves.

## SOINS DU MENAGE

**Feu de cheminée**

Si un feu de bois ou de charbon est trop ardent, jetez dessus une poignée de sel. L'ardeur du feu sera immédiatement atténuée. Ne faites jamais sécher un vêtement de cuir près du feu ou sur un radiateur. La température normale de la chambre est ce qui vaut mieux pour l'assécher.

**Souliers en métal**

Pour empêcher les souliers dorés ou argentés de se ternir, les tenir enveloppés dans du papier noir.

**Linge de maison**

Quand vous faites bouillir une nappe et des serviettes à thé, jetez quelques morceaux d'écorce de citron dans l'eau. Cela donnera à la toile plus de blancheur et de fraîcheur.

**Oeufs frais**

La fraîcheur d'un œuf peut être reconnue par l'emploi des moyens suivants : En interposant l'œuf entre l'œil et une source lumineuse, on distinguera celui du jour par l'absence à peu près complète de la chambre à air. La capacité de cette dernière sera d'autant plus grande que l'œuf aura été pondu depuis plus de temps. En le secouant légèrement dans le sens du grand axe, on ne perçoit aucun ballottement interne, s'il est frais. Enfin, si l'œuf plongé dans une solution de sel marin surnage c'est qu'il est pondu depuis plusieurs jours ; il est tout au plus de la veille s'il tombe au fond du récipient.

**Couteaux inoxydables qui ne coupent plus**

C'est parce qu'on n'en a pas bien entretenu le coupant. Si l'affûtage sur une pierre est à déconseiller parce qu'on risquerait d'abîmer la lame, il est nécessaire de frotter périodiquement ces couteaux avec de la poudre d'émeri en les polissant avec un bouchon. En règle générale, ne rangez les couteaux que parfaitement astiqués.

**Comment nettoyer une glacière**

Faire dissoudre quelques grains de permanganate dans de l'eau chaude. Avec cette eau d'une couleur rose foncé, laver soigneusement les parois intérieures de la glacière. Rincez ensuite à fond avec de l'eau chaude très propre. Essuyez complètement. Laisser la porte ouverte pendant plusieurs heures.

**Pour peler les tomates sans les briser**

Voici une manière aussi facile que rapide de peler les tomates : Piquer la tomate avec une fourchette et la faire tourner lentement au-dessus du feu jusqu'à ce que la peau se fendille. La peler immédiatement, ou la mettre dans le frigidaire et attendre pour le faire qu'elle soit tout à fait refroidie. La pelure se détachera alors comme par enchantement et la tomate restera ferme.

**Salade aux fruits**

Avant de peler les oranges pour les mettre dans une salade de fruits, les plonger pendant cinq minutes dans l'eau bouillante. Elles seront ensuite plus faciles à peler et conserveront mieux leur forme.

# QUAND LES BEAUX JOURS SERONT LÀ !

**Très bientôt, la question des maillots de bain sera à l'ordre du jour. Qu'est-ce qu'on porte à Hollywood ? Voici les modèles qu'ont choisis . . .**

**VIRGINIA GREY (haut),**
**OLIVIA DE HAVILAND (bas, gauche) et**
**ROSEMARY LANE.**



# PETITES ENQUETES... RADIO-COURRIER

## Par Germaine Plante

**UN CŒUR HEUREUX !**

Depuis le six avril dernier, Pierrette Alarie vogue en plein bonheur ! . . . Pourquoi ? . . . Parce que cette date lui rappelle son premier récital. Et, vous savez, le premier récital, c'est un événement important dans la carrière d'une jeune artiste. Mais si elle est satisfaite, ceux qui ont entendu sa voix pure comme une source le sont encore plus qu'elle, si l'on peut dire . . . Dieux ! qu'elle était délicieuse dans sa robe de tulle blanc, surtout quand un reflet lumineux jouait dans sa souple chevelure.

Naturellement, le chemin à parcourir reste immense ! Mais il est encourageant de constater à quel point une petite fille comme Pierrette travaille avec acharnement à mettre en valeur les dons précieux que la Providence lui a donnés.

Voilà encore une jeune canadienne qui — si elle persévère dans cette voie, — mettra du lustre sur le blason de ses compatriotes canadiens-français.

Bravo ! Pierrette !

**QUAND REVIENNENT LES BEAUX JOURS !**

Dès les premiers beaux jours, c'est un fait reconnu que les jolies femmes s'empressent d'étaler leur garde-robe légère. C'est ainsi que j'ai pu admirer une parade de modes en miniature, lors d'une répétition à Radio-Canada où étaient réunies six artistes féminines.

Voulez-vous des détails ? Eh, bien ! en voilà !

Mme Jeanne Maubourg porte avec élégance un boléro de fourrure, une jupe noire et une jolie blouse rayée.

Juliette Huot est charmante dans un ensemble composé d'une jupe brune, d'une blouse feuille de rose et d'une jaquette beige. Son large chapeau brun fait paraître encore plus veloutés ses grands yeux noirs.

Marthe Thierry a grande allure dans un costume noir que rehausse un collet de renard argenté.

Olivette Thibault semble une jeune étudiante dans un manteau de gros cordé s'harmonisant avec sa chevelure d'un blond si léger.

Liliane Dorsenn porte crânement une redingote bleu marine qu'ornent des accessoires bleus.

Lucie Poitras ressemble à une jeune femme d'affaires dans un tailleur bleu marine, dont la sévérité est tempérée par sa blonde chevelure.

Et voilà ce que j'ai vu, cette après-midi-là, où le soleil rigolait de tous ses rayons, et où les femmes semblaient plus jolies dans l'atmosphère bleue et tiède de ce gai printemps.

■

**MON RADIO-COURRIER**

Q. — Dernièrement, vous avez fait paraître un courrier que j'ai fort admiré, et aussi j'ai toujours hâte de lire vos chroniques sur les artistes de la radio. Je viens donc, aujourd'hui, contenter ma curiosité : — 1° Quel est le nom de l'annonceur qui dit : *Un homme un et son péché,* et qui fait les commentaires sur ce programme ? 2° Est-ce que l'on va voir sa photographie ? 3° Est-ce que bientôt, dans *Le Samedi,* on va lire un interview avec M. Albert Cloutier ? 4° Est-ce que sur la couverture du *Samedi* on va admirer la ravissante Marcelle Lefort ? — Sincères félicitations pour votre excellent travail. Je vous reviendrai bientôt. SUZANNAH

R. — 1° François Bertrand. 2° Peut-être ! 3° L'interview d'Albert Cloutier a paru dans *Le Samedi* du 30 septembre 1940. 4° La photo de la Reine de la Radio, Marcelle Lefort, a paru sur la couverture du *Samedi* du 1er mars 1941. — Je vous remercie de vos gentilles paroles. Revenez-moi, je vous répondrai toujours avec plaisir.

■

Q. — Je viens à mon tour vous poser une liste de questions: 1° Quel est l'annonceur de *Jeunesse Dorée* ? 2° Qui en est l'auteur ? 3° Qui fait *Francine, Lisette, Papa Rivard, Jovette, André Boileau, la mère d'André Boileau,* et *la mère de Lisette,* dans ce radio-roman ? 4° Qui fait *Florence Gauthier* dans « Pension Velder » ? 5° Qui fait *Monique, Claude* et *Garde Solange* dans « Vie de Famille » ? Je vous remercie de vos réponses. MONIQUE

R. — Voici vos réponses : 1° Maurice Valiquette ; 2° Olivier Carignan ; 3° André Basilières, Yvette Brind'Amour, Fred Barry, José Forgues, Jacques Auger, Jeanne Demons, Marthe Thierry ; 4° Olivette Thibault ; 5° Mimi d'Estée,

■

Q. — Pourquoi n'entendons-nous pas plus souvent à la radio la délicieuse artiste Thérèse Gagnon. J'aimais beaucoup sa belle voix chaude J'AIME THÉRÈSE

R. — Moi aussi, je déplore son absence. Mais depuis son mariage à l'avocat Germain Bock, elle s'est beaucoup éloignée de son ancienne activité artistique.

■

Q. — Parlez-nous du comédien Gaston Dauriac, sa nationalité, sa carrière. N'est-ce pas qu'il est un petit peu là, quand il déclame dans ses intéressants rôles ? J'admire son franc parler. Bravo pour le grand acteur UNE RADIOPHILE

R. — Vous avez raison d'aimer Gaston Dauriac, car son beau talent est digne d'admiration. — Il est né en France, au Havre, et demeure au Canada depuis vingt-cinq ans environ. Vous parler de sa carrière serait trop long. Disons simplement qu'il a fait, ici, beaucoup de théâtre et de radio depuis quelques années. Actuellement on peut l'entendre dans *Ceux qu'on aime ; Histoires d'Amour ; le Théâtre Classique ; le Théâtre de chez nous ; C'est la vie,* etc.

■

Q. — Veuillez me dire dans le Radio-Courrier du *Film* l'âge de Mickey Rooney, acteur au studio Metro-Goldwyn-Mayer, à Hollywood, le jour, le mois et l'année.

UN QUI SUIT TOUJOURS *Le Film*

R. — Je regrette beaucoup, cher Monsieur, mais dans Radio-Courrier, je ne réponds qu'aux questions concernant *exclusivement* la radio. Je ne peux pas créer de précédent en répondant à votre question. Revenez-moi avec une question concernant la radiophonie en général, et je vous répondrai avec plaisir.

■

Q. — Roger Baulu joue-t-il la comédie ? Il me semble l'avoir entendu jouer à Radio-Canada ? CURIEUSE

R. — Oui, vous pouvez entendre Roger Baulu dans *Vie de Famille* et la *Rhumba des Radio-Romans.*

# NOUVELLES DE HOLLYWOOD

•

■ Un jeune acteur, Jack Beutel, qui vient de mettre son nom en évidence dans *The Outlaw*, ne s'est pas encore lancé en pleine vie hollywoodienne. C'est pourquoi sans penser à rien, il décida un bon soir d'aller simplement bouffer un « hamburger » dans un quelconque et modeste établissement. « Comment, vous ici ! » remarqua son agent de publicité qui venait de l'apercevoir. « Vous devriez manger du saviar dans un ultra chic restaurant ! » — « Si vous saviez, mon cher, de lui répondre Jack, qu'après le régime que vous m'avez fait suivre, ce que je mange en ce moment est bien meilleur que du caviar ! »

■ Dans *Dr Jekyll and Mr. Hyde*, qu'on a repris à la M.-G.-M., on a éprouvé une certaine difficulté. Spencer Tracy, à cause de son maquillage, était tellement horrible à voir qu'on dut mettre une voiture spécialement à sa disposition pour qu'il se déplaçât sans être vu sur les terrains du studio. Or, se dirigeant vers cette voiture, Tracy demanda au chauffeur : « Est-ce ma voiture ? » « Non, lui répondit ce dernier, c'est la voiture de Spencer Tracy. »

■ C'est avec une admiration émue que tous les cinéphiles de l'Amérique du Nord et même tous ceux qui, dans le monde, connaissent encore les bienfaits de la liberté, ont appris que les artistes les plus célèbres de l'écran américain ont offert si généreusement leurs concours à une émission radiophonique dont l'intention est de créer un fond de secours destiné à la Grèce éprouvée. Hollywood témoigne ainsi à ce vaillant petit peuple vraiment digne de ses ancêtres — ce qui n'est pas peu dire — une marque de sympathie et de charité qui sera digne de passer à l'histoire.

SOLUTION DE NOTRE PROBLEME DE MOTS CROISES DU MOIS DERNIER

| | | | | | | | | | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| L | O | N | D | R | E | S | ■ | C | E | R | U | M | E | N |
| A | ■ | O | U | I | R | ■ | C | ■ | R | O | L | E | ■ | E |
| N | E | ■ | C | R | I | T | E | R | I | U | M | ■ | O | C |
| C | R | I | ■ | A | C | A | T | E | N | E | ■ | V | E | R |
| I | M | A | M | ■ | | | | | | ■ | P | E | S | O |
| N | I | N | O | N | | | | | | V | E | N | T | S |
| E | T | I | R | A | | | | | | I | C | A | R | E |
| ■ | E | N | O | S | | | | | | V | O | L | E | ■ |
| R | ■ | A | S | A | | | | | | I | R | E | ■ | H |
| I | L | ■ | E | L | | | | | | E | E | ■ | F | A |
| C | O | R | ■ | E | | | | | | N | ■ | P | U | R |
| H | U | E | R | ■ | L | E | I | G | H | ■ | V | E | R | T |
| A | R | C | ■ | B | O | U | D | E | U | R | ■ | R | E | L |
| R | E | T | S | ■ | I | R | E | N | E | ■ | R | O | U | E |
| D | R | O | I | T | ■ | E | S | T | ■ | M | A | U | R | Y |

# LES MOTS CROISES DU "FILM"

**PROBLEME NUMERO QUARANTE-SIX**



**HORIZONTALEMENT**

1. Durillon. — Gagner toute la cave d'un joueur. — Poudre de feuilles de chanvre indien.
2. Inflammation des synoviales du poignet. — Moi. — Pronom personnel. — En quel endroit. — Déchiffré.
3. Qui a une déformation de la colonne vertébrale. — Classe de citoyens.
4. Gendre de Mussolini. — Prénom de notre vedette. — Dépouillé.
5. Oasis montagneuse du Sahara. — Orateur latin du 1er siècle.
6. En cet endroit. — Nom vulgaire du thymus du veau.
7. Arbre conifère. — Diphtongue. — Toi. — Pronom personnel.
8. Epoque. —Habite.
9. Sorte de clou. — Epouse de notre vedette.
10. Tonneau. — Fatigué.
11. Trois fois. — Unité de travail.
12. Vapeur qui se dégage d'un liquide en ébullition. — Nom de notre vedette. — Ville de Turquie.
13. Légumineuse. — Distillateur d'eau-de-vie. — Posséda.
14. Préfixe. — Pronom personnel. — Chemin bordé de maisons. — Fille d'Inachos.
15. Songe. — Mitre à trois couronnes. — Nom vulgaire de la larve du banneton.

**VERTICALEMENT**

1. Qui a l'habitude de faire des cancans. — Se soumettre.
2. Nom vulgaire des mammifères du genre *bradype*. — Idem (abr.). — Cuit dans la friture. — Vase.
3. Port de l'Adriatique. — Esquivés.
4. Petite principauté d'Europe. — Prince troyen. — Chemin de halage.
5. Faire perdre à quelqu'un son chemin. — Avalé, en parlant d'un liquide.
6. Document délivré au nom du roi.
7. Nom roumain de Klausenbourg. — Article contracté.
8. A le. — Substance terreuse qui provient de la décomposition de certaines laves.
9. Ville d''Espagne. — Négation.
10. Année. — Rivière de France.
11. Peigne qui garnit le métier de tisserand. — Métier de notre vedette. — Petit ruisseau.
12. Plan qui paraît d'une réalisation impossible. — Nid des oiseaux de proie. — Conjonction.
13. Du verbe être. — Nom vulgaire de l'aune.
14. Lui. — Terminaison. — Lieu souterrain d'où l'on extrait les métaux. — Prêter l'oreille.
15. S'éloigner rapidement. — Patrie de Lacretelle. — Ancienne épée longue et étroite.

# Hollywood vu de près

(Suie de la page 44)

**FILM REMIS A PLUS TARD**

Parce qu'il est actuellement si difficile de se procurer les services de Laurence Olivier, et d'autres membres au programme, le film de Fox Studios : *How Green Was My Valley*, qui devait commencer ces jours-ci, est remis à juin.

**DE RETOUR DE MONTREAL**

Maureen O'Sullivan est de retour de Montréal où elle a visité son mari, actuellement en service dans la marine canadienne.

**POPULAIRES**

Clark Gable et Bette Davis viennent d'être choisis comme « les étoiles les plus populaires » par les lecteurs du magazine *Box Office*.

**VETERAN**

John Loder, le populaire acteur anglais, que l'on verra aux côtés de Nancy Kelly, dans le film *Scotland Yard*, de Twentieth Century Fox, fut, lors de la guerre 1914-18, prisonnier des Allemands pendant huit mois.



**Quand Carole Lombard et son mari, Clark Gable, partent en vacances, ce ne sont pas les luxueux palaces qu'ils choisissent : ils possèdent toute une installation de camping qu'ils apportent toujours avec eux. On voit ici Clark besogner à gonfler un matelas pneumatique, pendant que son épouse s'amuse.**

**LA VIE DOUCE**

Lorsqu'elle tourne, Kay Francis déjeune à onze heures et fait la sieste dans sa loge pendant l'heure du lunch.

**MENAGERIE**

Alice Faye désire que tout le monde sache qu'elle possède, en plus de sa ménagerie composée de cinq chiens, sept canards, un cheval, quatre lapins, un singe, tous cadeaux d'admirateurs, un beau petit goret tout rose et enrubanné qu'un enthousiaste de Encino, Californie, vient de lui dépêcher. Alice confesse qu'elle n'a pu, malgré sa bonne volonté, garder le dernier don, et qu'elle l'a donné à un ami possédant un ranch, où le petit goret deviendra grand tout à son aise. Alice prie ses amis de ne plus lui envoyer d'animaux.

**DE TOUT UN PEU...**

... Blanca Holmes, la prophétesse, ou plutôt l'une des prophétesses d'Hollywood, annonce que nous reverrons Gloria Swanson à l'écran encore une fois. Nous ne nous en plaindrions pas.

... Wallace Beery, étoile de *The Bad Man* est né le premier avril, à Kansas City, où son père était un officier de police.

... David O. Selznick vient d'annoncer qu'il s'inspirera des lecteurs de *Jane Eyre*, l'un des romans de Charlotte Bronte, avant de choisir l'héroïne, entre les trois magnifiques stars que sont Vivien Leigh, Joan Fontaine et Katherine Hepburn.

**LES BELLES VOIX**

Les artistes les plus longs à être reconnus à Hollywood, semblent être les possesseurs de voix magnifiques. Grace Moore, Lily Pons, Gladys Swarthout, Lawrence Tibbett, comme bien d'autres n'ont fait que passer. Ceux qui demeurent ont eu leurs difficultés. Nelson Eddy attendit deux ans avant d'obtenir un pauvre rôle. Bing Crosby dut s'y prendre en plusieurs fois avant d'y faire bonne figure. Deanna Durbin fut laissée à l'ombre pendant plusieurs mois. Ces vedettes eurent la chance de leur vie en recueillant une telle succession. Ils ne mirent pas de temps à en tirer le magnifique parti que vous savez. Judy Garland eut la même expérience jusqu'au moment où Fox l'emprunta pour *Pigskin Parade* ; elle y fit sensation, et M.-G.-M. reconnut sa richesse. Il fallut que Mary Martin retournât à New-York, avant d'être reconnue à Hollywood. Jeanette MacDonald, après un beau début dans *The Love Parade*, disparut presque dans des films classe « B », jusqu'au jour où elle chanta dans *Love Me To-Night* et *The Merry Widow*. Ann Sothern est aussi une chanteuse qu'Hollywood ignore. Allons Jones connut les mêmes déboires que les autres. Il semble que la route harmonieuse est le plus rude chemin vers la gloire dans la cité du film.

■ ■ ■

# Marlene n'est pas commode

Pendant toute la prise de vue de *The Flame of New-Orleans*, les scènes de colère et les explosions de « tempérament » ont fait la joie des spectateurs et le désespoir du personnel. A plusieurs reprises, dit-on, le travail dut être interrompu parce que Marlene Dietrich, l'héroïne du film, aurait refusé de continuer les scènes en cours. La raison de ces sautes d'humeur chez la vedette ? c'est, dit la rumeur, que Marlene ne goûtait pas du tout le fait de jouer aux côtés de Bruce Cabot. Non pas qu'elle ait quelque motif d'en vouloir à Cabot ; mais celui-ci ne jouit pas actuellement d'une grande popularité auprès des cinéphiles ; et Marlene considérerait comme une insulte qu'on ne lui ait pas donné comme partenaire quelque favori du moment.



**L'un des premiers films qu'eut à diriger le grand directeur français, René Clair, fut "The Flames of New-Orleans", avec Marlene Dietrich (avec qui on la voit ci-dessus). On dit que le travail de René Clair ne fut pas facile : car, tout le long du film, Marlene Dietrich fit preuve d'un caractère plutôt difficile.**

# Nos Romans Policiers

LE SAMEDI fut le premier magazine canadien à lancer le roman policier, si à la mode de nos jours. Depuis TROIS ANS, on y trouve toutes les deux semaines un roman policier complet. Comme tous les goûts sont dans la nature et qu'on ne peut plaire à la fois à tout le monde, LE SAMEDI fait alterner ses romans policiers avec ses romans d'amour. Inutile de dire que les romans policiers du SAMEDI, ainsi que ses romans d'amour, sont choisis parmi les plus intéressants de la littérature française du genre.



EN PLUS de son roman policier COMPLET, ou de son roman d'amour COMPLET, LE SAMEDI publie toutes les semaines une longue tranche de son grand FEUILLETON où s'entremêlent l'Amour et l'Aventure, des nouvelles illustrées, des articles d'actualité, des pages d'enfants, des jeux de société, des chroniques féminines, une chronique sportive d'Oscar Major, une page de notes encyclopédiques, etc. Tout cela pour 10c ! C'est donné, car le roman complet, à lui seul, vaut ce prix-là !

## Coupon d'abonnement "LE SAMEDI"

Ci-inclus la somme de $3.50 pour 1 an, $2.00 pour 6 mois ou $1.00 pour 3 mois (Etats-Unis : $5.00 pour 1 an, $2.50 pour 6 mois ou $1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine *Le Samedi.*

*Nom* ..............................................................................

*Adresse* ..............................................................................

*Localité* .............................................................. *Prov.* ............

**Les Publications**
**Poirier, Bessette & Cie, Limitée**
**975, rue de Bullion, Montréal**




**Nos trois magazines se complètent comme les instruments d'un trio musical. Ils forment une harmonie à nulle autre pareille !**

## LE SAMEDI

Le seul magazine hebdomadaire au Canada !

Il aura cinquante-trois ans cette année et il est toujours jeune !

Il est complet : romans, contes et nouvelles, articles de vulgarisation scientifique, pages amusantes, recettes de cuisine, modes, chronique historique, nombreuses rubriques utiles et intéressantes, etc., etc.

## LA REVUE POPULAIRE

Comme son nom le veut, c'est le plus populaire des magazines mensuels du Canada français !

Vous y trouvez tout ce qui vous intéresse : un roman complet, des articles sérieux, des récits de voyages, de nombreuses photos, des dessins artistiques, des modes, des pages féminines, etc. C'est un magazine luxueux — à 15c seulement — que vous pouvez être fière de montrer à vos amies.

## LE FILM

Le plus intéressant magazine de cinéma en français au Canada !

Photos nombreuses et bien choisies.

Articles et renseignements sur les cinémas français et américain.

Des mots croisés.

Correspondantes à Hollywood et en France.

**$5 par année pour nos trois magazines**

**LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM**

---

**COUPON D'ABONNEMENT AUX TROIS MAGAZINES**

Ci-inclus veuillez trouver la somme de **$5.00** (Canada seulement) pour un an d'abonnement aux **TROIS** magazines · **LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE** et **LE FILM.**

Nom ..............................................................

Adresse ..............................................................

Ville .............................. Province ..............................

POIRIER, BESSETTE & CIE, Limitée, 975, rue de Bullion, Montréal, Canada